

LA CONDITION MASCULINE DANS LE ROUGE ET LE NOIR

By

GILLES AERTS
B.Ed., Simon Fraser University, 1985

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS
in
THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
(Department of French)

We accept this thesis as conforming
to the required standard

.
.
.
.

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

August 1987

© Gilles Aerts, 1987

Abstract

In this day and age of women's liberation, we constantly hear about the victimization of women and their efforts to free themselves from the domination of men. We all, men and women, seem to take for granted that man is by nature an aggressive individual, the oppressor, that violence is an inborn trait in him, an instinct, or a force released to ease frustrations. The Freudian theories have of course largely contributed to implant those ideas in our minds.

Those theories however are now being challenged more and more by the social learning theorists and justly so, as it appears.

Indeed, when we read Stendhal's Le Rouge et le Noir, we are struck at first by the pervasive violence. Violence is not only physical, it may take many forms and subtle guises - mental, psychological, verbal, etc. In fact, pressure, tension are ubiquitous in the novel. Our second realization is that not only women are being victimized; men are oppressed and perhaps more generally so. We then come to face the evidence that, because of its particular structure, society is the oppressor. The traditional society of Western civilization is a hierarchical one, based on inequality and power. In such a system, violence has a place and a function. It seems to us that such was the situation in Stendhal's society and in the portrait of it that he painted for us in Le Rouge et le Noir.

Our method of investigation has been as follows: our starting point in Chapter I is to explain why man in Le Rouge seems to be a victim, as well as a perpetrator, of violence. In the light of findings from modern research in

psychology, as well as of socio-economical, historical and political studies, we first examine violence and how it affects the nature of man, "molds" him, so to speak. We look at its causes and implications, how it intensifies, and why men seem to be more violent than women in the novel. We then turn to the social context in which man is supposed to function and study the structure of power as Stendhal described it in Le Rouge et le Noir. We also look at the role of women in that male-dominated society and try to show how men and women reinforce each other in their traditional and stereotyped roles, increasing in the process the communication gap between the sexes.

Having thus described the structure of power according to Stendhal, we study in our second chapter the status of man at each level of this hierarchy. This leads us to examine all the male characters in the novel through a systematic survey of the nobility, the clergy and finally the commoners.

This detailed examination brings us to a conclusion that seems to be twofold. We discover that man, at whatever level in the hierarchy, is both important, indeed indispensable, as a member of a supporting group, while totally unimportant and even vulnerable, as an individual.

In our third and final chapter, we discuss in detail three male characters who embody three different stages in the evolution of man in Stendhal's society: Valenod, M. de Rênal, and of course Julien Sorel himself.

In our conclusion, we ask ourselves the question: what kind of a message does Stendhal leave us at the close of his novel or, if there is no direct message to the readers, what kind of reaction does Le Rouge et le Noir bring forth in us?

Stendhal , in our view, first seems to show us that in order to "succeed" in society, men (and women, for that matter), have to either be without, or abandon all moral principles because the acquisition and use of power must necessarily be at the expense of other people. On the other hand, with Julien Sorel, we see a man who first tries to achieve power without renouncing his own beliefs and must therefore wear a mask, conceal his true nature. The self-imposed necessity of playing a part which does not correspond to his real personality and profound aspirations almost destroys him.

At the last however, when about to lose his life, Julien is saved by Stendhal who makes him abandon his sex role. No longer conditioned by a society which rejected and condemned him, Julien becomes finally free to be himself and achieve a balance between the mind and the heart, intelligence and sensibility.

And so, since Stendhal did not apparently believe in another life after death, it seems to the reader that the author challenges all men of good will to tear off here and now their stereotyped masks of superiority which in fact enslave them in order to find equality, freedom, love and happiness.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Abstract..... | ii |
| Table des matières..... | vi |
| Acknowledgements | vii |
| Introduction | 1 |
| Chapitre I: Le conditionnement masculin..... | 5 |
| Chapitre II: La hiérarchie sociale et la condition masculine..... | 30 |
| 1. La noblesse | 31 |
| 2. Le clergé..... | 38 |
| 3. Les roturiers..... | 50 |
| 4. Essai de synthèse..... | 67 |
| Chapitre III: Les devenirs de la condition masculine ... | 73 |
| 1. Valenod au la maîtrise des autres..... | 73 |
| 2. M. de Rênal ou le marteau et l'enclume..... | 79 |
| 3. Julien Sorel ou la maîtrise de soi..... | 90 |
| Conclusion..... | 115 |
| Notes..... | 122 |
| Bibliographie..... | 135 |

A la mémoire de ma tante, Thérèse Van der Elst, agrégée des lettres, qui ouvrit mon esprit et mon coeur d'adolescent à la littérature française.

Je tiens à remercier tout particulièrement Dr. Floyd St.Clair pour avoir encouragé et animé ma créativité et Dr. Ruth White pour l'avoir disciplinée et ceci dans un climat toujours amical et sympathique.

Enfin, j'avoue bien simplement que c'est grâce à la confiance et au soutien moral constants de ma femme, Françoise, que j'ai pu mener à bien cette thèse.

Introduction

Après avoir lancé dans Le Deuxième Sexe la formule maintenant célèbre affirmant qu'"on ne naît pas femme: on le devient",¹ Simone de Beauvoir, dans Tout compte fait ajoutait ceci : "ma thèse... demanderait seulement à être complétée: 'on ne naît pas mâle, on le devient'...",²

C'est bien ce que l'analyse de la condition masculine dans Le Rouge et le Noir semble nous faire découvrir et cette étude tendra donc à corroborer la thèse de Simone de Beauvoir en prenant pour exemple le roman de Stendhal.

Voici la démarche proposée : étant donné qu'un homme est un tout mais aussi partie d'un autre tout c'est à dire être humain autonome, mais également membre de la condition

humaine et plus précisément des milieux dans lesquels il évolue successivement - il nous faudra étudier les interactions de la société et de l'individu pour comprendre la condition masculine dans Le Rouge et le Noir.

Puisque l'être humain est d'abord totalement impuissant à la naissance et ensuite dépendant pendant de longues années, c'est donc l'action des autres sur le sujet qu'il semble normal d'examiner d'abord. Dans Le Rouge et le Noir, l'action du milieu sur les individus du sexe masculin est variée et multiple; pourtant, une constante semble s'imposer: la violence. Celle-ci paraît être la caractéristique fondamentale de la condition masculine, où l'homme est à la fois bourreau et victime. Il importe par conséquent de l'analyser d'abord, d'autant plus que certains psychologues, à commencer par Freud,³ soutiennent que ce trait est inné chez l'homme, ce qui tendrait alors à infirmer partiellement la proposition de Simone de Beauvoir.

Cependant, comme cette étude ne s'appuie que sur des personnages de roman, il ne faut pas s'attendre ici à une démarche scientifique : même si Stendhal a pris comme point de départ des personnes réelles telles que celles de l'affaire Berthet et de l'affaire Lafargue,⁴ les personnages du Rouge sont des composés représentant "aussi bien des types sociaux, des caractères, des forces mythiques et des idées que des personnes.,,⁵

Néanmoins, les lettres et les sciences peuvent se compléter et par là même s'enrichir. C'est pourquoi ici, le lecteur trouvera aussi certaines références tirées d'études psychologiques, sociologiques, économiques, historiques et politiques qui semblent pertinentes et contribuent à expliquer la condition masculine dans Le Rouge et le Noir.

Ainsi, dans le premier chapitre, on étudiera le conditionnement masculin tel que nous le présente Stendhal en s'appuyant sur les travaux qui se rapportent au fond même de la cause et avec pour fil conducteur, la violence. Pour commencer, on se penchera sur le problème de l'homme à la fois bourreau et victime et sur la question de l'exacerbation de cette violence. Dans un deuxième temps, on essaiera d'étudier la raison de cette agressivité masculine et la cause de ces actes violents. Ensuite, on montrera, à la lecture du Rouge, pourquoi l'homme semble être plus violent que la femme; à ce propos, on établira la structure générale du pouvoir telle que Stendhal nous la présente dans ses composantes sociales, économiques et politiques et dans le cours de cet exposé, on signalera les points de tension où l'arbitraire de ces trois hiérarchies crée des pressions et où l'homme, plutôt que la femme, joue le rôle le plus actif.

Pour conclure cette première partie, on montrera à l'aide d'exemples précis le rôle que joue la femme dans le renforcement du conditionnement masculin et, réciproquement, l'action de l'homme sur le conditionnement féminin avec pour résultante l'intensification des problèmes de communication dans les rapports habituels entre les sexes.

Dans le deuxième chapitre, il sera alors loisible d'étudier en détail la condition humaine de tous les personnages masculins à chacun des niveaux -de la stratification sociale révélée par le roman de Stendhal. Cela veut dire qu'on examinera d'une façon systématique la noblesse titrée et non titrée, le haut et le bas clergé, et enfin les roturiers qui y sont représentés. Ce faisant, on attachera une importance particulière aux problèmes

inhérents à chaque condition en ce qui a trait, d'une part, à chaque situation en tant que telle, et d'autre part aux rapports avec les autres niveaux de la société, en insistant sur l'aspect dynamique des interactions.

Dans le troisième chapitre enfin, on concentrera l'étude de la condition masculine tour à tour sur Valenod, M. de Rênal et Julien Sorel parce qu'ils paraissent représenter les trois grands types d'évolution de la condition masculine proposés par Stendhal dans Le Rouge et le Noir.

Avec Valenod, nous envisagerons d'abord celui qu'on pourrait appeler "l'homme du présent" parce qu'agissant objectivement dans la société, il s'impose. Deuxièmement, avec M. de Rênal, on fera le portrait de "l'homme du passé", condamné à disparaître malgré, et aussi à cause de ses efforts frénétiques pour se maintenir dans la hiérarchie. Finalement, on présentera Julien, "l'homme de l'avenir", qui malgré sa supériorité incontestable sur les autres hommes, est vaincu parce qu'il est isolé.

Chapitre I

Le conditionnement masculin

Physique ou morale, potentielle ou réelle, la violence est constamment présente dans Le Rouge et le Noir. Il y a par exemple le danger. qui pèse sur Julien et Mme de Rênal, puis sur Julien et Mathilde et le sort qui serait réservé aux amants s'ils étaient découverts. On pense bien entendu toujours à la tentative de meurtre commise par Julien sur

la personne de Mme de Rênal, suivie de la condamnation, puis de l'exécution et de l'enterrement macabre du héros, que la nouvelle de la mort de la châtelaine de Vergy parachève.

Mais le nombre d'exemples où la violence se rencontre est tel que la liste chronologique suivante, quoique longue, ne peut en donner qu'un aperçu très général : la destitution du vieux curé Chélan; la brutalité du père Sorel à l'égard de Julien; le traitement des orphelins à la charge de Valenod; la volée de coups administrée à Julien par ses frères; la brutale insensibilité de M. de Rênal à l'égard de sa femme; l'incident de la main de Mme de Rênal prise de force par Julien et serrée "avec une force convulsive"; la cérémonie religieuse de Bray-le-Haut devant la statue du martyr St Clément avec sa large blessure au cou; la jeune paysanne chassée à coups de pierre par le châtelain de Vergy; la violence mentale que Julien s'impose continuellement; les pensées de meurtre dirigées contre sa femme qui agitent M. de Rênal après la réception des lettres anonymes; la réception de Julien au séminaire par l'abbé Pirard; les deux confrontations qu'a le héros dans des cafés; le danger de mort que court le comte Altamira et la mention des atrocités qu'a pu commettre le prince d'Araceli; le geste meurtrier qu'ébauche Julien à l'encontre de Mathilde de La Mole parce qu'elle vient de l'insulter odieusement; le complot contre-révolutionnaire des grands seigneurs ultras; le traitement que Julien inflige à Mathilde (et à lui-même), pour la reconquérir, et enfin la confrontation entre Julien et le marquis de La Mole après la réception par ce dernier de la lettre "fatale" à sa fille.¹

Évaluée par rapport 'à cette accumulation constante de violence, la condamnation à mort paraît presque logique, quasi banale :

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation : cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après (p. 477).

Ainsi, les hommes réagissent à la violence par la violence et ici par une violence plus grande : une tentative de meurtre est punie par la peine capitale. La fin de Julien Sorel n'a d'ailleurs rien de surprenant pour le lecteur qui est prévenu très explicitement dès le deuxième chapitre dans lequel le protagoniste est en scène:

Seul dans l'église, il s'établit dans le banc qui avait la plus belle apparence. Il portait les armes de M. de Rênal.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit :

Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...

Le papier était déchiré. Au revers, on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient: Le premier pas (p. 53-4).²

Cela ne devrait pas nous surprendre car Stendhal était en fait un adepte du déterminisme qui soutient que tous les événements, et en particulier les actions humaines, sont liés et déterminés par la totalité des événements

antérieurs. C'est pour cela que l'auteur, selon Gita May s'intéressait tout particulièrement aux crimes passionnels:

Crimes of passion and their psychological and social implications held a special fascination for Stendhal, for they offered him an opportunity to test his deterministic philosophy of human motivation and to enrich his knowledge of human behavior.³

Ainsi, pour nous aider à comprendre la raison de toute cette violence essentiellement masculine il faut essayer de remonter aux toutes premières interactions dont nous sommes témoins dans Le Rouge et le Noir et les analyser. En ce qui concerne la tentative de meurtre de Julien, il faut donc éclairer particulièrement la première scène dans laquelle Stendhal nous présente le jeune homme en tentant de la déchiffrer.⁴

Voici d'abord le père. Le narrateur nous explique que le vieux Sorel déteste que son fils lise : "cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même" (p.46). Ce spectacle provoque donc, parait-il, une réaction émotionnelle chez le charpentier. Que fait-il alors? On concevrait par exemple qu'il puisse lever les yeux au ciel, soupirer et tourner les talons en se disant : "Il faut que je me rende à l'évidence : Julien n'est pas fait pour ce métier.,,⁵ Sent-il son vieil ulcère se réveiller (réaction psychosomatique); se met-il à réfléchir pour trouver une solution constructive à ce qui l'a énervé jusqu'à ce jour, ou tend-il une main lasse vers une bouteille de vin pour noyer ses soucis dans l'alcool ?⁶ Rien de tout cela comme nous le découvrons.

Après avoir appelé en vain Julien "de sa voix de stentor" (premier acte violent, mais inutile), le père Sorel change de tactique mais non de stratégie et s'élance vers son fils. Arrivé à sa portée, le père règle par la force son propre problème : "Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre" (p.46). Cette violence est réfléchie, méthodique et s'exerce d'abord contre le livre, puis contre le lecteur. Le vieux Sorel atteint ses objectifs l'un après l'autre : supprimer la source du "mal", puis punir celui par qui vient ce "mal". Violence sur mesure, si l'on peut dire, car le vieux Sorel prend garde de rattraper son fils qui allait tomber, puis il redescend par terre. Là, il appelle Julien qui, entretemps, s'est rapproché de son poste :

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père... ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'épaule. A peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison (p.46).

Remarquons que cette fois-ci, le charpentier cherche à ménager ses forces : la stratégie de la violence avait déjà atteint les premiers objectifs fixés. C'était évident pour lui, pour Julien et pour le lecteur. Maintenant le père réfléchit à une tactique qui obtiendra le même résultat à moindre effort, d'où la solution de la gaule. Deuxième succès, deuxième leçon positive pour le charpentier et dès que Julien est descendu à son niveau, le père continue à

agresser le fils pour le faire rentrer chez eux. Là, c'est de la voix et de l'expression qu'il assaille Julien :

Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan ... Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme (p.47).

Mais le charpentier est incapable de ce viol car Julien possède une stratégie supérieure : le pouvoir des mots. Tant que le père cherchait à obtenir un résultat physique (se débarrasser d'un livre, faire descendre son fils de son perchoir, l'emmener chez eux), la force brutale semblait être la meilleure méthode. Maintenant que le père essaie de soutirer un renseignement c'est à dire une entité et non une chose, Julien lui échappe et même contre-attaque à sa manière : "Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu" (p. 48), et le père Sorel bat une retraite tactique. En effet, quel paysan rusé comme lui mettrait ouvertement en doute un tel argument en cette période de Restauration où l'Eglise semble toute puissante ?

Ainsi Stendhal nous décrit quelqu'un pour qui l'agression n'est pas plus un "besoin" déclenché par une frustration qu'un instinct. Mis en échec par les paroles tartuffes de son fils puis décontenancé par le refus d'amour-propre de Julien : "Je ne veux pas être domestique" (p.48), le père se contente, pour la forme, de l'accabler d'injures puis le quitte pour aller conférer avec ses autres fils. L'agressivité du père n'est donc pas cruelle à proprement parler bien que chacun lui reconnaisse son caractère brutal et même méchant.

Le charpentier n'inflige pas non plus le mal pour faire mal. L'agression n'est pas une fin en soi comme pour le sadique, qui lui, prend plaisir à faire souffrir, et/ou à voir souffrir autrui. Cela ne veut pas dire non plus que le père Sorel n'éprouve pas une certaine gratification. Après tout, lui, l'homme illettré a pris sa revanche : "la raison du plus fort est toujours la meilleure" dans ce contexte.

Ainsi, dans certains cas précis, la violence décrite ici semble bien être fonctionnelle, c'est à dire remplissant une fonction pratique. La meilleure preuve en est que le vieux Sorel adapte chaque fois le niveau de violence au comportement recherché chez sa victime et que, puisque les exigences du charpentier vont en décroissant, il en va de même de son degré d'agression. Enfin, dès qu'il se rend compte que la violence est inopérante, il s'arrête immédiatement et change de stratégie : "Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, et il se tut un instant; mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite"(p. 48). Il abandonne une partie qu'il ne peut plus automatiquement gagner et même qui pourrait se révéler dangereuse s'il s'entêtait à clamer que la religiosité de son fils est feinte. Il se reconforte donc en se disant que le départ de Julien est plus un gain qu'une perte. Ici, la prudence, liée à l'intérêt matériel, paraît bien plus puissante que l'agressivité chez ce paysan franc-comtois.⁷

Julien, de son côté, apprend que l'agressivité est un comportement qui porte ses fruits : plus la violence le fait obéir, par exemple, plus il a de chances de se convaincre de son efficacité. Cela est d'autant plus vrai que la victime a ressenti intimement tous les effets de la violence dans son être. Par contre, le tourmenteur n'en a

tiré qu'une leçon superficielle qu'il peut d'ailleurs soupçonner d'avoir été faussée par la victime.

Quoi qu'il en soit, l'agressivité fonctionnelle - c'est à dire d'une part, la crainte ou l'effet des sanctions chez le patient (celui qui subit l'action), et d'autre part l'assurance que confère ce pouvoir chez l'agent (celui qui agit sur le patient), garantit les rapports durables et organisés qui existent entre les membres de la société. Dans celle-ci pourtant les hommes paraissent beaucoup plus violents que les femmes. Cette situation doit donc faire l'objet de notre étude ici.

Il semble que l'homme soit quantitativement plus violent que la femme parce qu'il est plus exposé à la violence, en tant que bourreau et victime, à cause des rôles que lui dévolue la société traditionnelle décrite ici. En bref, la condition masculine, qu'elle soit sociale, économique ou politique, conditionne l'individu mâle à l'agressivité, à la violence. Pour s'en rendre compte, il suffit d'étudier la structure du pouvoir politique dans Le Rouge et le Noir après avoir défini ce pouvoir.

Premièrement, c'est une faculté, une possibilité ou un don. Par exemple, Julien sait lire tandis que son père ne le peut pas; par contre, ce dernier est capable de sauter jusqu'à son fils et de faire voler son livre dans le ruisseau.

Deuxièmement, pouvoir signifie la capacité légale de faire quelque chose : M. Valenod peut faire une déclaration qui entraîne automatiquement la peine de mort.

Troisièmement, le pouvoir est une fonction et une manifestation : même la larme à l'oeil, le juge condamne Julien à avoir la tête tranchée. Il remplit son rôle et ce faisant, manifeste le pouvoir de la "Justice".

Quatrièmement, le pouvoir est la possibilité d'agir sur quelqu'un et cette dernière définition découle en fait des trois premières. Elle en est la synthèse.

La structure générale du pouvoir politique dans Le Rouge et Le Noir, peut être représentée sous forme de pyramides dont le sommet est occupé par ceux qui détiennent certains pouvoirs politiques, sociaux et/ou économiques : ce sont les élites ou "minorités organisées". Celles-ci sont stratifiées en trois groupes distincts :

1. Tout en haut, l'élite dominante, politiquement parlant, c'est à dire les ultra-royalistes avec à leur tête, leur chef de file, le roi Charles X.

2. En-dessous, l'élite alternative, c'est à dire les libéraux, moins puissants selon les critères politique et social, mais dont le pouvoir économique grandissant a dépassé celui des ultras.

3. Finalement, sous cette deuxième élite, on trouve la contre-élite, appelée ainsi parce que ses membres sont en lutte plus ou moins ouverte contre l'ordre établi. Ce sont, dans Le Rouge, les républicains et les bonapartistes et leur but avoué au non, est de révolutionner la société existante, alors que celui des membres de l'élite alternative consiste simplement à s'emparer du pouvoir politique pour l'exercer à leur profit.

Sous ces trois minorités organisées, on trouve la grande masse de la majorité désorganisée, appelée aussi la "non-élite", la classe dirigée, le prolétariat, ou plus souvent à l'époque, "la canaille"!

D'autre part, à chaque niveau de la pyramide, cette société phallocrate assigne à ses hommes le rôle principal et à ses femmes, celui de soutien et tant que l'un et l'autre sexes remplissent les fonctions qui leur sont

attribuées, leurs membres contribuent donc individuellement et en groupes à la perpétuation de l'ordre établi.

Enfin, il existe un groupe absolument essentiel à l'élite dominante de cette société hiérarchisée et qui à l'époque du Rouge est exclusivement composé d'hommes. Comme les femmes, ces hommes sont structurellement dépendants : il s'agit des ecclésiastiques, des fonctionnaires et des militaires. Eux aussi ont un rôle de soutien.

Il faut aussi souligner que ces hommes, indispensables au pouvoir pour son infrastructure (comme les femmes dans leur rôle traditionnel), sont aussi substituables au niveau individuel. Ainsi, tandis que leur situation en tant que groupes est entretenue par l'élite gouvernante qui ne pourrait jamais dominer sans eux, la situation de chacun de leurs membres est toujours conditionnelle. A la limite, c'est Julien : "Toute ma réputation tombée, anéantie en un moment! se disait Julien, en voyant brûler la boîte, et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que pour elle... et encore, quelle vie, grand Dieu!"(p. 86). On croirait tout aussi bien entendre une femme, ce qui tendrait à prouver que dans la société hiérarchisée, la condition des deux sexes est quelquefois plus proche qu'on ne le croit généralement.

Pourtant, il est vrai que si l'on compare l'homme et la femme au sein du couple, celle-ci remplit toujours le rôle subalterne ou de soutien. On s'aperçoit d'ailleurs que, quelles que soient leurs vraies natures, femmes et hommes, dans leurs interactions ont fortement tendance à jouer le personnage qui leur est imparti et, ce faisant, à fortifier les murs de leurs propres ghettos "féminins" et "virils". On peut réellement parler de renforcement des

conditionnements masculins et féminins et c'est ce qui devrait maintenant faire l'objet de notre analyse.

Voyons par exemple Monsieur et Madame de Rênal et combien ce "maltre" est en fait un malheureux guignol. Bien qu'il ait un certain vernis social que sa situation de hobereau lui impose, il ne se gêne pas beaucoup pour imposer l'idée d'un précepteur à sa femme (p. 41-2). En fait, il profite de la douceur de celle-ci qui, élevée chez les religieuses, a renforcé en elle-même "un penchant décidé à la dévotion passionnée" et a acquis "une manière de vivre tout intérieure" (p. 64). Il y a absence d'empathie chez le châtelain. Il agit "en homme", c'est à dire ici, brutalement; elle, de son côté, réagit "en femme", c'est à dire timidement et la décision est entérinée "sans autre forme de procès":¹⁰

"- Ah, bon Dieu! mon cher ami, comme tu prends vite un parti!

- C'est que j'ai du caractère, moi, et le curé l'a bien vu" (p. 42).

Remarquons les formes que met Madame de Rênal dans son exclamation. D'abord, cet automatisme adressé à l'Être suprême, puis ce tendre rappel de son attachement conjugal et finalement ce cri que son fat de mari prend immédiatement pour un compliment bien mérité mais qui, certainement, doit contenir une nuance de détresse, quand on connaît l'appréhension de Mme de Rênal à l'égard des précepteurs.¹¹

La réplique de son mari montre combien Mme de Rênal, quoiqu'involontairement, contribue à gêner le caractère de M. de Rênal, c'est à dire à entretenir sa muflerie, sa

fatuité, enfin, son complexe de supériorité. Le revers de la médaille est identique : M. de Rênal renforce le caractère résigné de sa femme et à ce jeu conjugal, il n'y a que de faux gagnants et de vrais perdants.

Comme nous l'avons noté, Mme de Rênal a été conditionnée par son éducation mais, sans que nous sachions exactement comment son mari a été formé, il semble évident qu'il n'ait pas inventé son rôle de "maître".¹²

La soumission de Mme de Rênal, signe de sa vulnérabilité, est aussi -ironiquement - une excellente arme. Ainsi, plus tard, quand M. de Rênal reçoit la lettre anonyme écrite par Valenod, sous une apparence de subordination "féminine", Mme de Rênal use de toute sa finesse pour empêcher que son mari ne fasse un esclandre. Quant à lui, beaucoup plus habitué que le vieux Sorel à avoir gain de cause par la force, grâce à sa condition socio-économique et politique hiérarchiquement supérieure M. de Rênal a du mal à réfléchir aussi vite que le charpentier 'à une autre stratégie . Donc, dans une situation aussi émotionnelle que celle de la lettre anonyme, le châtelain est aisément manipulable si son interlocutrice sait comme ici, garder son sang-froid malgré les réflexions injurieuses qu'il lui lance : "- Vous parlez là comme une sottise que vous êtes... Quel bon sens peut-on espérer d'une femme? ... Enfin!... pensa Mme de Rênal... La bataille était désormais gagnée" (p. 150, 3).

Tout d'esquives et de feintes, elle remporte la victoire en laissant la colère de son mari épuiser ce dernier. Bel exemple de la force du calme et de la faiblesse de l'emportement, mais aussi du renforcement des conditionnements masculins et féminins. L'un joue "son" sexe fort, l'autre, "son" sexe faible. Très stéréotypés et

aussi très vraisemblables. Lui, nouvel Orgon, tout aussi rageur et aveugle et elle, comme Elmire, maîtresse d'elle-même, parce que prenant sur elle, et au bout du compte remportant la victoire.¹³

Chez les Valenod par contre, point de conflits conjugaux. Madame soutient son homme et tous deux, comme nous le savons, iront loin. Le système hiérarchisé présente une efficacité certaine. L'union fait la force chez les Valenod, tandis que chez les de Rênal, l'un tire à hue l'autre à dia et la charrette n'avance pas.

Mme Valenod joue son rôle de mère bourgeoise parce qu'elle semble savoir parfaitement que pour que leur couple fonctionne le mieux possible, il faut que, malgré son caractère et son physique, elle se travestisse : "On passa chez Mme Valenod, qui lui présenta ses enfants les larmes aux yeux. Cette dame... avait une grosse figure d'homme, à laquelle elle avait mis du rouge pour cette grande cérémonie. Elle y déploya tout le pathos maternel" (p. 159).

Même soutien de minorité organisée de la part des dames libérales pour les carrières de leurs maris auxquelles leurs fortunes sont attachées : "Madame de Rênal ... trouva son salon rempli de dames libérales qui prêchaient l'union des partis, et venaient la supplier d'engager son mari à accorder une place aux leurs dans la garde d'honneur" (p. 121).

Ce qu'il faut souligner ici, c'est que les femmes, même fortes et potentiellement efficaces, n'ont pas l'option de se réaliser en tant qu'individus autonomes. Elles ne peuvent être puissantes que par homme interposé. Ainsi, même si la femme est d'un niveau socio-économique et politique supérieur à celui de l'homme qu'elle veut aider,

ce ne sera qu'indirectement et la réalisation de l'action dépendra toujours d'un homme.

Mme de Rênal doit passer par son mari pour un simple petit cadeau et d'ailleurs Julien refuse hautainement l'argent qu'elle veut lui donner directement :"- Je suis petit, Madame, mais je ne suis pas bas" (p. 67). M. de Rênal, sur ce chapitre, prend sa décision tout seul et Julien accepte les cent francs de la part du "maître" (p. 68). On sait que le pauvre baron Le Bourguignon a attendu plus de vingt ans auprès de Mme de La Mole pour obtenir le poste de préfet qu'il briguait (p. 265). Peut-être qu'il aurait eu moins longtemps à attendre si son protecteur avait été M. de La Mole ou un autre homme du même rang. Enfin, c'est de son évêque auquel il a su plaire que le grand vicaire de Frilair doit sa bonne fortune; par contre, il est fort hypothétique qu'il obtienne quoi que ce soit de Mathilde parce que celle-ci doit d'abord recevoir le soutien de Mme de Fervaques qui, à son tour, doit influencer sur son oncle (p. 488).

De son côté, l'homme, même s'il est faible, inefficace ou incapable, doit absolument être émancipé et énergique. C'est, en fait, le malheur des Norbert de La Mole, des Croisenois et autres de Luz et en conséquence celui de Mathilde de La Mole, incapable d'aimer l'homme qu'elle ne peut pas appeler "mon maltre". A la fin du roman, elle aura le rôle de la reine Marguerite en longs vêtements de deuil pour l'enterrement de Julien. Mais quelle sera par contre la condition du malheureux Croisenois qu'elle semble avoir oublié ? Mort pour avoir voulu défendre l'honneur de Mathilde, car il était prisonnier de son code périmé de la chevalerie et de l'amour courtois dans ce siècle "fait pour tout confondre" (p. 436).

"Le ciel devait à la gloire de ta race de te faire naltre homme" (p. 482), s'exclame Julien admiratif en résumant l'agonie de cette âme hautaine qui possède Mathilde. Mais de cette exclamation ne doit-on pas rapprocher la réflexion que se fait cette dernière dans "Pensées d'une jeune fille"? : "Ah! dans les temps héroïques de la France, au siècle de Boniface de La Mole, Julien eût été le chef d'escadron, et mon frère, le jeune prêtre, aux moeurs convenables, avec la sagesse dans les yeux et la raison à la bouche" (p. 334). Avec l'optique de leur époque, il est certain que le raisonnement méritocrate de ces deux personnages est fort moderne. Par contre, avec le recul du temps et surtout grâce au grand mouvement de libération humaine dans lequel nous vivons, on se rend compte combien ces exclamations soulignent l'aliénation des deux sexes et leur myopie. En effet, Mathilde, telle qu'elle est --c'est à dire telle qu'elle est devenue (selon le mot de Simone de Beauvoir), présente indubitablement et au plus haut point toutes les qualités de courage moral et physique, d'énergie, de hardiesse et de droiture paraît-il propres à l'homme. Même la douce madame de Rênal fait preuve de ces grandes qualités (tant qu'elles ne dégènèrent pas en monstrueux défauts), qu'on attribue au concept de virilité. Mais pourquoi un sexe plutôt que l'autre monopoliserait-il certains traits? Pourquoi un être humain devrait-il être héroïque et aller charger à la tête (ou même à la queue), d'un escadron ? Pour la cause de son sexe, de l'autre, pour lui-même, pour qui, pourquoi? L'homme n'est-il pas ici victime d'une monstrueuse duperie? Ainsi aucun des personnages du Rouge et Noir, à part peut-être le philosophe Philippe Vane que nous ne connaissons que par oui-dire, n'a donc complété encore son propre

"voyage au bout de la nuit". Même dans sa prison, Julien ne verra pas la lumière; jamais il ne se rendra compte de l'odieuse supercherie du machisme qui anéantit bien plus souvent son homme qu'il ne l'élève. Non, Julien n'est pas encore Ferdinand Bardamu!

- Oh! Vous êtes tout à fait lâche, Ferdinand!
Vous êtes répugnant comme un rat ...

- Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans ... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi ... Je ne pleurniche pas dessus moi ... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf-cent quatre-vingt quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux pas mourir.¹⁴

Domage car si Julien ne croyait pas un mot de ce discours, Mathilde le quitterait sans doute plus tôt alors qu'il attend la mort et ainsi Julien pourrait avoir et la paix et Mme de Rênal plus longtemps : "Elle résolut de me quitter sur le champ. C'en était trop ... Décidément, il lui était impossible d'admettre qu'un condamné à mort n'ait pas en même temps reçu la vocation."¹⁵

Cette vocation de condamné à mort, à moins bien sûr qu'elle soit effectivement remplie, se transmet sans doute d'une génération d'hommes à l'autre. Regardons, par exemple, le couple de M. et de Mme de Rênal qui se promènent sur le cours de la Fidélité avec leurs trois garçons : voici l'aîné des fils qui s'apprête à monter sur le parapet; un mot de sa mère l'en dissuade. M. de Rênal, lui, n'a rien dit. Quelques instants plus tard, le geste de

l'aîné ayant donné l'exemple au second, voilà celui-ci qui grimpe sur le parapet et court dessus. L'enfant (il a peut-être dix ans ou même moins),¹⁶ rit de sa prouesse. S'il avait trébuché et était tombé du mauvais côté, la chute de vingt pieds l'aurait sans doute tué. Sa mère pâlit. Et M. de Rênal? Le narrateur ne lui prête aucune réaction : le père ne semble pas avoir été frappé par l'un ou l'autre des deux incidents consécutifs.

Qu'est-ce que cela veut dire? Compte-t-il toujours sur sa femme pour jouer son rôle de protectrice? Est-il trop préoccupé par la visite de M. Appert et, de ce fait, inconscient du danger mortel que courent ses enfants? Approuve-t-il tacitement cet élan qu'on appelle viril ou accepte-t-il ces gestes téméraires parce qu'ils correspondent aux stéréotypes masculins qu'on ne questionne plus tant ils sont familiers, tant ils paraissent "naturels"? Peu importe, car quelle que soit la vraie raison, cette apparente indifférence est à la fois révélatrice et alarmante en ce qui concerne la condition masculine dans Le Rouge et le Noir.

En effet, elle dévoile le fossé affectif qui sépare le père de ses fils; cassure consciemment imposée pour M. de Rênal comme le montre bien, quelque temps plus tard, ce cri du coeur à propos du rapport qui existe entre ses enfants et Julien : "il lui est bien aisé d'être pour eux cent fois plus aimable que moi qui, au fond, suis le maître" (p. 164). Le maître! A nouveau le grand mot est lâché; voilà, comme nous l'avons vu plus tôt, ce qui sépare la femme du mari, voici ce qui éloigne aussi le père de ses enfants. Epée de Damoclès que la société hiérarchique (à laquelle M. de Rênal croit bien sûr de tout son coeur) ainsi que le Code civil napoléonien (comme par hasard maintenu à cet

égard),¹⁷ imposent à cet homme à principes. Piédestal qui isole donc le père pour que le cas échéant, il puisse imposer son autorité "comme il se doit". Paternité oblige. Ainsi, chacun joue son rôle pour soi-même comme pour les autres sans vraiment se rendre compte des conséquences profondes de ce monstrueux jeu d'attrape-nigauds.

Voilà donc aussi les fils en train de perfectionner leurs personnages tout en "prouvant" à leurs parents (qui eux-mêmes renforcent leurs rôles), que "les garçons seront toujours les mêmes."¹⁸ Ainsi, au cours de la scène du parapet, le second fils a exercé devant l'auditoire familial tous les comportements soi-disant propres aux mâles : indépendance (ici à l'égard de la mère), compétition (tenter ce que son frère aîné a vainement essayé), hardiesse (ou folie, selon le point de vue), et enfin réussite (là où le frère a échoué). En même temps, aux yeux des trois fils, l'attitude neutre du père a laissé supposer soit qu'il approuvait (puisqu'il n'a pas puni), soit qu'il ne daignait pas remarquer un acte insuffisamment impressionnant. Leçon (voulue ou non), potentiellement très dangereuse pour les enfants s'ils tirent, même inconsciemment, ces conclusions : d'une part, il leur paraît donc qu'il n'y a rien à craindre de la part de leur père à répéter de semblables exploits et d'autre part, les jeunes garçons sont peut-être maintenant capables de surenchère virile jusqu'à ce qu'ils attirent enfin l'attention de la personne qui leur sert encore de modèle social et avec qui ils cherchent normalement à s'identifier.¹⁹

Qui plus est, la peur et la gronderie maternelles sont aussi une forme d'encouragement pour le jeune mâle puisqu'il est normal, selon l'échelle des valeurs

traditionnelles, que ce "faible sexe" s'alarme en pareilles circonstances. La réaction de la mère est donc pour le fils une forme de confirmation qu'il est vraiment différent d'elle puisque leurs réactions au sujet de l'exploit sont contraires. Voici alors, pour le garçon, une preuve que ce sexe fort existe bel et bien, et qu'il y appartiendra bientôt à part entière s'il continue dans la même voie. Du coup, à ses propres yeux, et à ceux des autres mâles qui partagent les mêmes valeurs, le garçon s'élève au-dessus de sa mère et par analogie, au-dessus du sexe féminin.²⁰ Autre exemple de la séparation et de l'éloignement progressif des garçons à l'égard de l'autre sexe.

"Vaincre ou périr", cette fois-ci, le garçon a conquis son réflexe naturel de préservation²¹ et est sorti vivant de l'épreuve. Pour un principe, il a joué sa vie. "Sois un homme" : il le devient. Consciemment, volontairement car répondant à l'attrait d'un système de valeurs reconnu qui le prédestine à une prétendue supériorité. Encouragé par la société dans laquelle il grandit, il devient alors, en bon garçon conformiste, ce que son milieu attend qu'il soit et pour cela, l'attitude des parents a été cruciale. Comme l'écrivait le comte Joseph de Maistre à sa fille Constance: "le grand honneur" de faire un fils, "ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans un berceau; c'est en faire un brave jeune homme qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon."²²

En fait, Julien qui se promet de se brûler la cervelle s'il n'a pas le courage de prendre la main de Mme de Rênal à l'heure qu'il s'est fixée (p. 80) ne paraît plus si extraordinaire quand on se rappelle la scène du parapet. L'inconscience masculine semble simplement s'exacerber avec l'âge et la condition sociale; les fils de Rênal seront

sans doute de plus en plus capables de semblables folies
"pourvu que Dieu leur prête vie" !

Interrogeons donc à ce sujet le roman de Stendhal, ce
"miroir qu'on promène le long d'un chemin" et demandons-
lui: "Miroir, mon beau miroir, quel est donc le plus
irréfléchi de tous les personnages masculins?" et le roman
nous répondra sans doute, perplexe : - J'hésite entre le
chevalier de Beauvoisis qui va se battre en duel avec un
parfait inconnu, les "moutons héroïques" comme les appelle
Mathilde de La Mole, fin-prêts pour la guerre en Algérie,
le marquis de Croisenois qui va se faire tuer pour le soi-
disant honneur de Mathilde, ce pauvre diable de lieutenant
Liévin qui exige que Julien s'engage à se battre séance
tenante avec lui si notre héros ne blesse pas son
adversaire et enfin, bien sûr, Julien qui, entre autres
exemples d'impulsivité, réplique au lieutenant un enchanté
"convenu" (p. 278)!

Le miroir ajoutera peut-être aussi:

- Je me demande également si je ne dois pas mentionner
l'irréflexion coupable du milieu qui a modelé ces généreux
jeunes gens voués à une mort violente si les circonstances
leur fournissent le plus mince des prétextes.

Pour confirmer cette hypothèse, tournons-nous encore
vers de Maistre, un des plus grands doctrinaires de la
contre-révolution, et lisons ce qu'il écrit dans
De l'Education dans la Société :

Voyez la nature et admirez comment elle distingue
le sexe qu'elle appelle à exercer les fonctions
publiques de celui qu'elle destine aux soins de
la famille : elle donne à l'un, dès l'âge le plus
tendre, le goût de l'action politique et même
religieuse; le goût des chevaux, des armes, des
cérémonies religieuses; elle donne à l'autre le
goût des travaux sédentaires et domestiques, des

soins du ménage, des poupées : voilà les principes et le meilleur système d'éducation ne doit en être que le développement.²³

Qui plus est, "chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent."²⁴ Dans cette optique, la hiérarchie est donc "naturelle" et le garçon le mieux éduqué est celui dont les soi-disant goûts pour l'action politique, c'est à dire l'organisation et l'exercice du pouvoir dans une société organisée, ainsi qu'entre autres, le prétendu goût des armes sont les plus développés. Idéologie amplifiée depuis avec les résultats que l'on sait et qu'un des grands chants du IIIe Reich avant la deuxième guerre mondiale proclamait : "Die Welt geôhrt den Führenden" : le monde appartient aux chefs.²⁵

Voyons donc alors les différentes conditions sociales des personnages masculins du Rouge et Noir pour nous assurer si vraiment "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes" comme l'affirmait le bon docteur Pangloss, ce digne prédécesseur du comte de Maistre.²⁶

Chapitre II

La hiérarchie sociale et la condition masculine

La Restauration a été récemment surnommée "l'été de la Saint-Martin de l'aristocratie". Cette comparaison semble parfaitement convenir au tableau que Stendhal nous donne du pouvoir de la noblesse basé sur la hiérarchie de l'Ancien régime et qui tente encore de briller de tous ses feux bien que certains soient faux ou clinquants comme nous le verrons dans ce chapitre. Néanmoins, la noblesse se donne à croire que la belle saison va se répéter toute entière.

Julien, dans son discours suicidaire aux jurés bourgeois parlait de "classes" (p. 476). C'est, en effet, le terme exact des divisions hiérarchiques du nouveau régime ploutocrate dont l'Empire et la Révolution industrielle ont tout juste jeté les bases en France.¹ Cependant, l'élite gouvernante issue de l'Ancien régime et de la hiérarchie des trois ordres (noblesse, clergé et tiers état) tente, en l'adaptant, de réimposer ce système de stratification sociale qui la privilégie de fait tout en reconnaissant, pour la forme, dans la Charte, l'égalité de tous les Français devant la loi, "quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs".² C'est donc en adoptant ce même découpage que nous étudierons les différentes conditions sociales des personnages masculins.

1. La noblesse

1.1 La noblesse non-titrée

En commençant par le niveau le plus bas, on dénombre d'abord ces messieurs à particule. Celle-ci, vraie ou fausse, semble beaucoup leur importer. Alors que le roi, leur chef de file, ne signe que de son prénom, ses modestes émules font précéder leur nom du "DE" en lettres majuscules

même si la lettre au-dessus de laquelle s'étale la noble signature fait preuve de la plus servile féalité et de la tournure d'esprit la plus sordide comme celle écrite par Cholin et apostillée par Moirod. Ultime ironie de l'auteur, la supplique adressée "A.S.E.M. le marquis de La Mole, pair de France, chevalier des ordres, etc., etc." est égarée par son destinataire (p.132) tandis que le postérieur du protecteur Moirod atterrit "dans l'unique borbier qui fût sur la grande route" (p. 124).

Cependant, comme le rappelle Stendhal avec le personnage de M. Charcot de Maugiron, il existe des avantages certains attachés à ce "DE" car sous la Restauration, préfets et sous-préfets sont de préférence choisis parmi la noblesse.³ C'est en partie pour cette raison que le Valenod pourra aspirer à devenir préfet puisqu'il se sera entretenu métamorphosé en M. le baron de Valenod.

Malgré tout, pour profiter des avantages que peuvent procurer un nom noble, il faut savoir analyser objectivement les débouchés offerts et non pas baser ses choix de situation d'après la tradition de l'Ancien régime. Ceci est l'erreur que M. de Rênal semble faire en destinant son aîné "à l'épée, le second à la magistrature et le troisième à l'Eglise" (p. 43). C'est le choix classique d'un père noble: les armes au service du suzerain, la Robe qui permet pour bons et loyaux services de briguer un titre de noblesse pour soi-même et enfin l'Eglise, unie au trône de son "fils aîné" (p. 204). le roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu.

Malheureusement pour les garçons, aucun de ces trois choix n'offre de réelle perspective d'avenir: depuis la chute de l'Empire, les armes et l'administration ont perdu

une très grande part de leurs attraits. D'abord, dans l'armée française de la Restauration comme le sait pertinemment Julien, il n'est plus question de faire fortune même si le nom noble vous permet une carrière d'officier.⁴

Il est vrai qu'Adolphe de Rênal n'a que onze ans et son père peut continuer pendant quelques années à se bercer d'illusions. Pourtant, à part le fait d'armes de la prise du fort de Trocadéro quelques années plus tôt ou celui, tout récent, de la prise d'Alger (campagnes toutes deux mentionnées dans Le Rouge et le Noir),⁵ le pronostic n'est pas brillant pour la carrière militaire.

M. de Rênal devrait voir les jeunes officiers oisifs à l'hôtel de La Mole ou au bal du duc de Retz pour s'en convaincre. Voue-t-il son aîné, à cause de son conditionnement noble, à la situation que Lucien Leuwen décrira plus tard de la façon suivante ?

(J) e ne ferai la guerre qu' aux cigares; je deviendrai un pilier de café dans la triste garnison d'une petite ville mal pavée; j'aurai, pour mes plaisirs du soir, des parties de billard et des bouteilles de bière, et quelquefois le matin, la guerre aux tronçons de choux, contre de sales ouvriers mourant de faim. Tout au plus, je serai tué comme Pyrrhus par un pot de chambre (une tuile), lancé de la fenêtre d'un cinquième étage, par une vieille femme édentée! Quelle gloire! Mon âme sera bien attrapée lorsque je serai présenté à Napoléon, dans l'autre monde.⁶

Pour le second fils de Rênal, il ne faut pas espérer non plus la situation d'un Daru, intendant général de la Grande Armée ou d'un Lavalette, directeur général des Postes, en place pendant tout un régime.⁷ Les situations dans l'administration sont maintenant très vulnérables à la

politique comme M. de Rênal en fera l'expérience en perdant son poste de maire. Avec les préfets et les policiers, les magistrats sont les principales victimes de ces épurations. Pendant la Restauration, il y en a eu cinq avec l'entrée en fonction de Richelieu, Decazes, Villèle, Martignac et Polignac.⁸ C'est pourquoi, sans doute, Stendhal mentionne deux nominations de préfet dans Le Rouge : celle du baron Le Bourguignon puis celle de Valenod.

Enfin, la prêtrise n'est pas même la voie de l'avenir comme le croit Julien Sorel. En effet, comme l'administration et parce que le clergé est en fait une sorte de fonctionnariat pour le gouvernement, l'Eglise est potentiellement vulnérable à cause de sa trop étroite association au trône des Bourbons. D'ailleurs, Stendhal, dans Le Rouge et le Noir, nous donne trois exemples de la relativité du pouvoir de l'Eglise, même pendant la Restauration.

D'abord, avec la destitution du curé Chélan qu'obtiennent M. de Rênal et Valenod : "Eh bien, messieurs! je serai le troisième curé de quatre-vingts ans d'âge, que l'on destituera dans ce voisinage" (P. 41). Cet exemple-ci montre également que sur l'échiquier de la politique, les prêtres peuvent aussi être des pions. En effet "les libéraux les plus considérés du pays" sont prêts à offrir "à l'envi" des logements au vieux curé dès qu'il est chassé du presbytère dans le but d'agir sur l'opinion publique en discréditant leurs adversaires, le maire ultra et son confédéré du moment, le directeur du dépôt de mendicité (p. 156).

Deuxièmement, Stendhal nous fournit l'exemple de celui qu'il nomme longtemps, et peut-être par dérision, le "tout-puissant grand vicaire" qui, après avoir recommandé Valenod

à un poste de préfet sera ensuite impuissant contre le baron dès que celui-ci sera nommé.

Enfin, l'auteur nous montre que même le prélat dirigeant l'Eglise de France est incapable, malgré une requête personnelle, d'influer le moins du monde sur le cours de la justice et de sauver Julien.

Tous ces signes de faiblesse ne laissent donc pas bien augurer de l'avenir de cette dernière condition monopolisée par les hommes même nobles et ceux-ci feraient mieux de s'intéresser à ce que l'avenir leur réserve plutôt que ce que le passé leur assurait.

1.2. La noblesse titrée

Fixés par l'ordonnance du 25 août 1817, les titres nobiliaires français s'étageaient de chevalier à duc et, dans Le Rouge et le Noir, chacun est fidèlement représenté

Chevalier : Beauvoisis et La Vernaye.

Baron : Bâton, Le Bourguignon, La Joumate, Tolly et Valenod.

Vicomte : Luz.

Comte : Caylus, Chalvet, La Mole et Thaler.

Marquis : Croisenois, La Mole et Rouvray.

Duc : Chaulnes et Retz.

Comme dans la réalité de l'époque, trois noblesses se côtoient: l'ancienne, la plus nombreuse, qui à Paris, paraît se circonscrire au "noble Faubourg". Ce sont les Chaulnes, Retz, Croisenois, La Mole, Rouvray, Caylus, Luz, La Joumate et Beauvoisis. Le comte Chalvet semble être l'unique représentant de la noblesse d'Empire et,

incidemment, c'est le seul noble titré qui trouve la faveur du narrateur.⁹ Finalement, nous avons la noblesse du roio (La Vernaye, Thaler et Valenod) pour ne nommer que ceux dont nous sommes sûrs. En marge, on remarque les étrangers, comme le comte Altamira, Napolitain et son compatriote, le sinistre prince d'Araceli, et enfin l'aimable prince russe Korasoff.

Malgré toutes ces appellations de plus en plus ronflantes, le rang seul, tout comme c'était le cas pour les nobles non-titrés, ne privilégie la condition sociale masculine que dans la mesure où, théoriquement, sorte de sésame calibré, il ouvre un nombre de plus en plus grand de portes restant soit fermées soit d'un accès plus difficile au reste des hommes. C'est ainsi que Julien se métamorphose en chevalier, Valenod en baron et le père Thaler, banquier juif comme Meyer Amschel Rothschild anobli par l'empereur d'Autriche, en comte, son fils ne réussissant pourtant pas à cacher derrière le titre "un nom, hélas, trop connu" (p.273). De même, le jeune évêque d'Agde a peut-être décroché sa mitre grâce à son nom, mais ensuite, comme nous le voyons bien, il doit s'appliquer devant un miroir jusqu'à ce qu'il ait le physique de l'emploi (p. 126-31). Pour Tolly, son titre l'a sans doute aidé à présider un collège électoral mais sa fraude ne faisant pas honneur à la noblesse, la porte qui s'ouvre le plus vite pour lui à l'hôtel de La Mole est sans nul doute celle de la sortie (p. 271). On ne sait pas non plus exactement ce que La Joumate a tiré de son baronnage mais on apprend par contre que ce qui lui doit la faveur de Mme de La Mole, c'est qu'il est au goût de cette grande dame: incolore, inodore et sans saveur comme l'eau pure (P. 276-7). C'est grâce à son esprit que le baron Bâton s'évertue à briller et c'est

l'intelligence qui distingue surtout le comte Chalvet (p. 269). Le rang, même au niveau de marquis ou de duc, semble n'être qu'accessoire: la spéculation sur la rente paraît beaucoup plus utile à M. de La Mole et ce n'est pas d'être marquis qui permet au jeune Rouvray de payer à sa femme des voitures, des chevaux, des robes et son propre château aux environs de Paris. Enfin, c'est sans doute sur le revenu foncier, le "milliard des émigrés"¹¹ ou quelque haute fonction au service de l'Etat que les fortunes des ducs de Chaulnes et de Retz sont assises. Pourtant, il reste l'importance, n'est-ce pas, comme le rappelle l'épigraphe du chapitre II du livre premier attribué à Barnave: "L'importance! Monsieur, n'est-ce rien ? Le respect des sots, l'ébahissement des enfants, l'envie des riches, le mépris du sage" (p. 36).

2. Le clergé

Théoriquement, les membres du clergé font partie du premier ordre et c'est, comme on le voit, ce à quoi tendent par exemple les efforts ultramontains de l'abbé Castanède dans son cours d'histoire sacrée destiné aux jeunes séminaristes franc-comtois :

(Il) enseignait ce jour-là que cet être si terrible à leurs yeux, le gouvernement, n'avait de pouvoir réel et légitime qu'en vertu de la délégation du vicaire de Dieu sur la Terre.
- Rendez-vous dignes des bontés du pape par la sainteté de votre vie, par votre obéissance, soyez comme un bâton entre ses mains, ajoutait-il, et vous allez obtenir une place superbe où vous commanderez en chef, loin de tout contrôle (p. 203).

En fait, le clergé est, avant tout, une des trois forces de l'ordre pour la Restauration et comme l'armée et

la fonction publique, elle tire presque exclusivement ses cadres de la noblesse et ses troupes des roturiers.¹²

2.1 Le haut-clergé et ses "sous-officiers"

L'évêque d'Agde est le neveu du marquis de La Mole et c'est la raison de son élévation à cette dignité. L'évêque chargé de la feuille des bénéfices et, de ce fait, dirigeant l'Eglise de France (d'après Stendhal), n'est autre que l'oncle de la maréchale de Fervagues. Enfin, le vieil évêque de Besançon qui jouit maintenant de la "magnificence pieuse" de son palais épiscopal a aussi connu "les longues misères de l'émigration" (p. 220). Le bras droit de ce dernier, le grand vicaire de Frilair doit peut-être sa particule à sa position morale de carriériste plutôt qu'à sa naissance comme le suggère le commentaire suivant :

Douze années auparavant, M. l'abbé de Frilair était arrivé à Besançon avec un portemanteau des plus exigus, lequel, suivant la chronique, contenait toute sa fortune. Il se trouvait maintenant l'un des plus riches propriétaires du département (p. 217).

Il semble bien que l'abbé Castanède et le vicaire Maslon sont engagés sur la même voie et que le prêtre intrigant, à force de simagrées comme celles qu'il fait devant la prison de Julien, les rejoindra aussi (p. 486-7).¹³ Enfin, en minorité, l'abbé Chas-Bernard, fils de chaisière et sans grande malice pour qui l'Eglise a toujours été la maison, et l'abbé Pirard dont la droiture douloureuse va à l'encontre de l'intérêt supérieur

ecclésiastique et dont nous parlerons plus longuement à propos de sa condition d'homme d'Eglise puis à propos de Julien dans le troisième chapitre.

2.2. Le bas-clergé

... je dirai hautement, en 1830, que le clergé, guidé par Rome, parle seul au petit peuple. Cinquante-mille prêtres répètent les mêmes paroles au jour indiqué par les chefs, et le peuple, qui, après tout, fournit les soldats, sera plus touché de la voix de ses prêtres que de tous les petits vers du monde (p. 385-6).

Selon Stendhal, par la bouche de son personnage de cardinal conspirateur, le bas-clergé répète d'une seule voix les mots d'ordre du haut-clergé ultra. Cela implique une véritable discipline totalitaire sur ces prêtres, suggérée déjà par la destitution de curés comme l'abbé Chélan et par la soumission inconditionnelle exigée de la part des séminaristes et entretenue par un système de délation notoire.¹⁴

On comprend encore mieux le rôle fonctionnel de l'Eglise pour le pouvoir quand on se rappelle qu'à l'époque ces prêtres du bas-clergé, parlant la langue, le dialecte ou le patois local sont les intermédiaires essentiels entre une masse "hétérophone" de ruraux illettrés formant plus de 75% de la population française et l'élite francophone qui dirige le pays.¹⁵

Comme l'a noté Claude Roy, Stendhal attaque le pouvoir de l'Eglise et non pas les prêtres qui agissent selon leur conscience et sans hypocrisie aucune. En fait, les abbés Chélan et Pirard (car on peut aussi compter ce dernier dans le bas-clergé après sa résignation forcée) sont malgré leur dogmatisme, éminemment sympathiques.

Ce que Stendhal hait dans le catholicisme, c'est "la religion, toujours si utile aux puissants". la religion qui entrave le progrès moral et social la religion qui soutient la politique rétrograde des "ultras", célèbre les vertus de l'ignorance, l'asservissement de la femme à l'homme, de l'esprit d'examen à la tradition, du citoyen au despote.¹⁶

Tant que les prêtres, selon Stendhal, se laissent manoeuvrer, la hiérarchie les trouve utiles mais dès qu'un Chélan se permet "une belle action un peu dangereuse" (p. 42) ou qu'un abbé Pirard laisse "les séminaristes à leur libre arbitre" (p. 212), alors on se débarrasse d'eux et ils restent en marge comme les jansénistes,¹⁷

Chargé ou non, le portrait de la condition humaine des membres du bas clergé est donc très pessimiste car il apparaît que chacun, du haut en bas de cette hiérarchie doit faire ce qu'on lui dit et étouffer la voix de sa conscience (s'il en a une). Alors, des trois voeux prononcés par le prêtre à son entrée en religion - pauvreté. chasteté et obéissance - c'est bien le dernier qu'il paraît essentiel d'observer. D'ailleurs, c'est en le pratiquant le mieux possible qu'on peut, semble-t-il, enfreindre le plus rapidement son voeu de pauvreté et ceci avec l'encouragement explicite de la hiérarchie dès le séminaire. Voici, par exemple, l'abbé Castanède tentant "ces pauvres paysans si effrayés du travail pénible et la pauvreté de leurs pères" :

- C'est bien d'un curé que l'on peut dire : tant vaut l'homme, tant vaut la place ... J'ai connu, moi qui vous parle, des paroisses de montagne dont le casuel valait mieux que celui de bien des curés de ville. Il y avait autant d'argent, sans compter les chapons gras, les oeufs, le beurre

frais et mille agréments de détail; et là le curé est le premier sans contredit (p. 204).

L'avidité greffée sur un esprit obtus et soumis, infère Stendhal, semble même être la vertu cardinale qu'on recherche puis qu'on encourage chez les futurs prêtres du bas-clergé de la Restauration.¹⁸

Qui plus est, si ceux-ci n'ont ensuite que leur casuel pour vivre, il ne leur reste plus d'autre choix que d'obéir.¹⁹ Comme le dit l'évêque de Besançon à Julien : "Jeune homme, si vous êtes sage, vous aurez un jour la meilleure cure de mon diocèse, et pas à cent lieues de mon palais épiscopal; mais il faut être sage" (p. 223).

2.3. Considérations sur la condition d'homme d'Eglise

Stendhal nous montre que l'homme d'Eglise, qu'il appartienne au haut ou au bas-clergé, est d'abord objet mais aussi sujet. Certains, par conviction sincère ou par égocentrisme, n'ont aucun mal à concilier leur morale individuelle avec leur condition ecclésiastique tandis que d'autres sont pratiquement écartelés entre leur éducation virile, leur nature, leurs principes et leur état de prêtre. Les exemples sont variés parce que chaque condition est différente. C'est pourquoi, dans les lignes qui suivent, nous allons analyser certaines situations distinctives concernant la hiérarchie ecclésiastique et la condition individuelle de quelques uns de ses membres.

Pour commencer, si on reprend le cas de Julien devant l'évêque de Besançon, celui-ci reconnaît et apprécie les qualités du protégé de l'abbé Pirard. Il faut aussi à l'Eglise des cadres intelligents mais ces cerveaux doivent contribuer à assurer l'emprise de la religion catholique,

comme instrument du pouvoir, sur la société. C'est à des nouvelles promotions de Castanède, de Frilair et de Maslon que songe l'évêque de Besançon. Son grand âge lui confère pourtant une certaine bonhomie, un certain détachement. Le jeune évêque d'Agde, par contre, brûle du plus pur fanatisme. Pour lui, la fin justifie les moyens. Même la Bible est d'après lui, du côté des assassins :

De 1806 à 1814, l'Angleterre n'a eu qu'un tort, dit-il, c'est de ne pas agir directement et personnellement sur Napoléon. Dès que cet homme eut fait des ducs et des chambellans, dès qu'il eut rétabli le trône, la mission que Dieu lui avait confiée était finie: il n'était plus bon qu'à immoler (P. 388).

Même zèle chez l'abbé Castanède, d'abord sous-directeur du séminaire de Besançon puis qui est promu "chef de la police de la Congrégation²⁰ sur toute la frontière du nord" (P. 392). Même volonté de percer les âmes chez l'abbé Maslon, d'abord vicaire placé par l'évêché auprès de l'abbé Chélan pour surveiller ce dernier ainsi que les autres curés de la région, puis espionnant la famille de Rênal pendant la maladie du petit Stanislas-Xavier (p. 135).

Pourtant, on ne devrait pas insister opiniâtrement que ces membres du clergé, malgré leur recherche de réussite personnelle sont des arrivistes, sauf M. de Frilair, et encore il est possible de lui donner le bénéfice du doute.²¹ En effet, comme le souligne Rend Rémond à propos de l'ultracisme, ses adeptes avaient tendance à comparer la période de la Révolution et de l'Empire au déluge biblique:

Il faut tenir compte d'un état d'esprit alors fort répandu où le mysticisme et la philosophie

de l'histoire confondent leurs apports et mêlent leurs intuitions. Un cycle s'achève, un nouveau monde commence... à des imaginations nourries de textes saints, les comparaisons bibliques qui sont aussi des symboles, s'imposent le plus naturellement du monde. Les eaux du cataclysme révolutionnaire maintenant retirées, la colère divine apaisée, l'arc-en-ciel de la réconciliation entre le roi et ses sujets va désormais guider les destinées du pays; la France lavée des souillures du jacobinisme et restaurée dans la fidélité de sa vocation chrétienne et royale va réapprendre à aimer ses princes.²²

Mais bien sûr, il faut aider les Français dans cette voie sacrée et veiller à ce que personne ne tombe à nouveau dans l'erreur qui a fait tant de mal à la France. Pour Louis de Bonald, Joseph de Maistre et La Mennais,²³ les trois grands doctrinaires de la contre-révolution, "l'inspiration commune est celle du retour à la foi traditionnelle comme clé de voûte d'une société hiérarchisée" dans laquelle l'individu doit être subordonné au corps social.²⁴ En fait, d'être subordonné va totalement à l'encontre de l'éducation virile qui, comme nous l'avons déjà vu, privilégie l'énergie, l'indépendance et le courage physique et moral; éducation, soulignons-le, traditionaliste. C'est là, semble-t-il que nous touchons au coeur de la contradiction inhérente à cette forme d'éducation masculine, contradiction qui atteint sans doute son paroxysme lorsque l'individu embrasse la carrière ecclésiastique car là, l'obéissance doit être parfaite comme le rappelle le père Pirard à Julien lors de l'entrée de ce dernier au séminaire Vous me devez la sainte obéissance en vertu du paragraphe dix-sept de la bulle Unam Ecclesiam de saint Pie V. Je suis votre supérieur ecclésiastique. Dans cette maison, entendre, mon très cher fils, c'est obéir" (p. 192).

Voilà donc la vraie raison du martyr de Julien. Adolescent à la sexualité précoce,²⁵ son coeur avait aussi appris à vibrer pour l'état militaire, exutoire par excellence d'une formation virile comme le récit des batailles napoléoniennes du vieux chirurgien-major le lui avait sans doute fait espérer. Son coeur tout entier était pour le "rouge". Et voilà que soudain, le jeune homme se convainc que pour sortir du village qu'il abhorre, il faut, sous la Restauration, être prêtre. Son intellect lui dicte le "noir" c'est à dire la condition antithétique de celle à laquelle il a toujours aspiré.²⁶ Enfin, pour comble de malheur, ce coeur et cette raison sont aussi forts l'un que l'autre. Alors, Julien - celui que nous voyons agir dans Le Rouge et le Noir, devient la personnification exacerbée de la maxime : "le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point". C'est donc une lutte sans merci entre le sentiment et l'intellect qui s'écoutent mais refusent de s'entendre. La raison, le "devoir" doit avoir gain de cause. Mais à quel prix! Julien, c'est Prométhée qui s'est enchaîné lui-même et qu'aucun Héraclès ne viendra délivrer.

"Chez cet être singulier, c'était presque tous les jours tempête" (p. 90). A Verrières, à Vergy, à Besançon ou à Paris. Il est son propre bourreau et sa propre victime. Lucide et passionné, il se réprime tant, tellement longtemps que les effets conflictuels finissent par l'user. C'est alors le choc, aussi inattendu que cruel qui déclenche l'état de folie passager qui pousse Julien à sa tentative de meurtre sur la personne de Mme de Rênal : "Un être capable d'un tel effort sur lui-même peut aller loin, si fata sinant" (p. 423). Ironiquement, le coup de feu qui blesse Mme de Rênal met en même temps fin au supplice de la condition masculine de Julien. Il va enfin découvrir et

jouir d'une sorte d'état de grâce, la paix intérieure qu'il n'avait vraiment jamais connue.

L'exemple de Julien est bien entendu exceptionnel : être voué au rouge et s'obliger à prendre l'aspect d'un corps dont la surface ne réfléchit aucune radiation (c'est à dire, soit dit en passant, la définition du noir), est inhumain. Les membres du clergé que nous voyons évoluer sur la scène du Rouge et Noir sont fort différents. Ils semblent tous adaptés à leur condition. Aucun ne songe apparemment à défroquer. Pourtant, à l'intérieur du prêtre, il y a toujours un homme qui transparaît; chacun avec son propre caractère, chacun différent l'un de l'autre mais tous visiblement habités de ce feu viril, de ce "rouge" dans le "noir".

Cela est même encore vrai du curé Chélan qui, malgré son grand âge, brûle toujours d'un "feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse" (p.40). Il joue, il perd, il est brisé et la flamme s'éteint. Quand le vieux prêtre rend visite à Julien, celui-ci est frappé du changement : "cette physionomie si vive autrefois, et qui peignait avec tant d'énergie les plus nobles sentiments, ne sortait plus de l'air apathique" (p. 455).

Le masque du grand vicaire de Frilair est généralement à toute épreuve. Même Mathilde de La Mole, jeune aristocrate parisienne, est impressionnée : "Elle ne trouva pas même sur cette belle figure l'empreinte de cette vertu énergique et quelque peu sauvage si antipathique à la société de Paris" (p. 461). En bref, M. de Frilair paraît bien être un homme civilisé, un homme de douceur, émasculé comme il se doit. Erreur! L'animal flaire sa mitre. "Un instant M. de Frilair ne fut plus sur ses gardes. Mlle de

La Mole le vit presque à ses pieds, ambitieux et vif jusqu'au tremblement nerveux" (p. 462).

Même l'évêque d'Agde, si doux, si bénin, si gracieux est en fait plein d'un feu que les conditions propices attisent : "Jusque-là il avait gardé le silence; son oeil que Julien avait observé, d'abord doux et calme, s'était enflammé après la première heure de discussion. Maintenant son âme débordait comme la lave du Vésuve" (p. 388).

Enfin, le cas de l'abbé Pirard est particulièrement touchant en ce qui concerne la condition masculine car Stendhal présente ici, avec une grande simplicité, le cas d'un homme entouré d'êtres frustrés ou faux qui ne peut donc jamais laisser ses sentiments s'exprimer normalement. Haï ou trahi par les hommes, il a donné tout son cœur à Dieu. Reconnaisant en Julien la même émotivité, c'est d'ailleurs ce conseil qu'il lui donne: "n'aie recours qu'à Dieu" (p. 213), et pour protéger son propre cœur, il s'est donné un abord froid et sévère. Son regard est "terrible", il est brusque, grave et austère (p. 188-9). Pourtant, le narrateur nous laisse très vite deviner son talon d'Achille; voilà le directeur du séminaire finissant la lettre de recommandation de l'abbé Chélan en faveur de Julien : "... 'Vale et me ama.' L'abbé Pirard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot Chélan" (p.189). Et puis, un jour, un élan de gratitude de la part de Julien va droit au cœur trop longtemps sevré de l'abbé:

L'abbé Pirard le regarda avec étonnement, tel qu'un homme qui, depuis de longues années, a perdu l'habitude de rencontrer des émotions délicates. Cette attention trahit le directeur; sa voix s'altéra.

- Eh bien! oui, mon enfant, je te suis attaché. Le Ciel sait que c'est bien malgré moi.

Il y avait si longtemps que Julien n'avait entendu une voix amie, qu'il faut lui pardonner une faiblesse; il fondit en larmes. L'abbé Pirard lui ouvrit les bras; ce moment fut bien doux pour tous les deux (p. 213).

Mais ce n'est qu'un moment qui n'aura pas de lendemain car se laisser aller est un état exceptionnel pour l'homme. Il doit se maîtriser c'est à dire s'asservir.

3. Les roturiers

En 1789, dans son pamphlet Qu'est-ce que le Tiers-Etat?, l'abbé Sieyès répondant à sa propre question oratoire, affirmait : "Tout" et ajoutait "Qu'a-t-il été jusqu'à présent? Rien. Que demande-t-il? A devenir quelque chose".²⁷ En 1830, dans Le Rouge et le Noir, les personnages masculins qui ne portent ni particule ni soutane forment encore une masse hétérogène et morcelée dont les conditions particulières sont très variées et qui doivent donc être étudiées à l'intérieur des différentes catégories où elles peuvent être classées d'après leurs points communs. Pourtant, deux caractéristiques collectives s'imposent: d'une part, la primauté de l'occupation sur l'identité et, d'autre part, l'état relatif de dépendance dans lequel chaque individu se trouve.

3.1. L'occupation définit le roturier

Alors que le personnage noble ou ecclésiastique a dans la grande majorité des cas une identité définie qui lui est propre, le contraire semble vrai pour le roturier. C'est l'état ou l'occupation plutôt que l'identité personnelle

qui est mise en valeur. L'un est "le maître des postes", l'autre, "le duc de Retz"; l'un est "cocher", l'autre, "l'abbé Marquinet"; l'un s'appelle "le tailleur", l'autre, "le marquis de Rouvray"; on nomme l'un, "le vieux chirurgien-major" et l'autre "le vicaire Maslon". Ce n'est pas toujours vrai, mais quand, comme dans les exemples ci-dessus, le personnage est à l'arrière-plan ou ne joue qu'un rôle très bref, les nobles ou les membres du clergé sont tout de même identifiés par leur titre et/ou leur nom propre tandis que tous les roturiers ne portent que la désignation de leur état.

Même un personnage un peu plus important comme l'avocat de Julien, la mention de son nom de famille ne paraît être qu'une pensée après-coup de la part du narrateur : "Ma foi, on peut penser comme vous, finit par lui dire M. Félix Vaneau; c'était le nom de l'avocat." (p. 483). Pourtant, cinq lignes plus bas, le narrateur conclut le chapitre ainsi : "Et lorsque Mathilde sortit enfin avec l'avocat, il se sentait beaucoup plus d'amitié pour l'avocat que pour elle." Un homme très proche mais qu'on nomme toujours "l'avocat".

En fait, cette situation est tout à fait semblable à celle des femmes mariées. Leur nom, comme par exemple "la maréchale de Fervaques" (veuve), "Mme Derville", et même "Mme de Rênal" est, bien entendu, celui de leur mari. Avec le mariage, elles sont devenues "femmes" et ont pris le nom et, s'il y a lieu, le titre féminisé du mari. Ainsi, *** est devenue "la marquise de La Mole", comme *** est devenu "le cocher du chevalier de Beauvoisis"; "Mme Derville" s'appelait ***, comme "le bottier" se nommait ***. Même Mme de Rênal, introduite dès le chapitre II du livre premier (p. 38), et en scène ou mentionnée constamment, sauf dans

le chapitre IV, doit attendre le vingt-et-unième chapitre pour que son prénom soit enfin indiqué et, ironiquement, c'est dans une phrase qui traite de son utilité pour son mari : "Je suis accoutumé à Louise, se disait-il, elle sait toutes mes affaires; je serais libre de me marier demain que je ne trouverais pas à la remplacer" (p. 146). Ainsi, pour le roturier comme pour la femme mariée, le message sous-jacent est significatif c'est leur rôle socio-économique qui prime et les habitudes traditionnelles d'identification, comme ici dans Le Rouge et le Noir, reflètent fidèlement cette réalité même de la part d'un Jacobin de coeur et d'un partisan avoué de la libération de la femme comme Stendhal.²⁸

3.2. La dépendance du roturier

Bien que Stendhal décrive dans Le Rouge et le Noir une société au tout début du capitalisme, il est frappant de constater combien déjà les hommes sont socio-économiquement dépendants de l'élite dominante et de l'opinion publique.²⁹ Bien sûr, le tableau n'a pas une ampleur balzacienne et n'embrasse pas toute la "comédie humaine"; pourtant, ce qu'il nous montre de la société de l'époque ne laisse pas d'être significatif.

Ainsi, on y dénombre des bourgeois, des marchands, des artisans, des fonctionnaires, des militaires, des domestiques, des parasites variés, des paysans, des ouvriers et enfin les déchets de cette société.

3.2.1. Les déchets de la société

Ces déchets, ce sont les pauvres, les malades et les prisonniers que M. Appert vient visiter, dont Valenod

profite et sur le sort desquels Julien s'apitoie.³⁰ Cette condition n'est pas, bien sûr, un monopole masculin. Dans la souffrance et l'abjection, aux confins de la survie et de la mort, cette grande égalisatrice, hommes, femmes et enfants partagent la même paupérisation. Il doit bien y avoir des variantes dans l'avilissement comme le suggèrent la mention de "pauvres détenus", et l'incident de la chanson d'"un des reclus",³¹ les hommes, dans cette société traditionaliste, formés à être plus actifs étant forcément les premières victimes d'une société coercitive. Quoi qu'il en soit, plus ou moins rebelles à leur état, les laissés-pour-compte de la société paraissent partager le même malheur comme le confirme d'ailleurs le résultat de l'enquête réalisée en 1835 et 36 dans le Haut-Rhin sur la demande de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris.³²

3.2.2. Les ouvriers

Les personnages représentant des ouvriers sont limités aux frères de Julien, aux sonneurs de cloche et aux maçons dont Julien surprend la conversation à propos de la conscription. Pour les fils Sorel, la scierie de leur père semble les faire vivre tandis que, d'après les réflexions du narrateur, la survie des sonneurs semble problématique et dépend des calculs de quelque prêtre-administrateur:

Les sons si graves de cette cloche n'auraient dû réveiller chez Julien que l'idée du travail de vingt hommes payés à cinquante centimes et aidés peut-être par quinze ou vingt fidèles.³³ Il eût dû... réfléchir au moyen de diminuer le salaire des sonneurs, ou de les payer par quelque indulgence ou autre grâce tirée des trésors de l'Eglise, et qui n'aplatit pas sa bourse (p. 209-10).

Enfin, le commentaire cynique du maçon menacé de la conscription souligne bien dans sa concision le pessimisme de cette classe quant à la possibilité de promotion sociale sous la Restauration : "Qui est né misérable, reste misérable, et voilà" (p. 215).³⁴

3.2.3. Les paysans

En ce qui concerne les paysans, est-ce parce qu'à l'époque ce groupe est encore difficile à contrôler du fait de sa quasi autosuffisance³⁵ et de son caractère "hétérophone" , que le pouvoir cherche à gagner son attachement par des cérémonies royales et religieuses (comme celle d' "un roi à Verrières"), qui, paraît-il, rendent les paysans "ivres de bonheur et de piété", ivresse que des distributions de vin complètent et prolongent? Pourtant, il semble bien que Stendhal veuille souligner de toutes façons un effort conscient de la part de l'élite gouvernante visant à s'assurer un ascendant spirituel sur les paysans.

3.2.4. Les parasites

En ce qui concerne ce groupe, ce n'est pas tant le pouvoir qui a besoin d'eux mais bien plutôt ce sont ces hommes qui cherchent à s'y attacher pour en profiter ou qui exploitent tout simplement leurs prochains pour survivre ou s'enrichir. L'Académicien doit, paraît-il, sa place et celle de son neveu, le jeune et venimeux Tanbeau à ses sollicitations et à l'orthodoxie de ses vues (cour de quinze ans à l'hôtel de La Mole; fureur contre le succès d'Hernani) (p. 309). La servilité de son neveu est abjecte et, semble-t-il, l'assurera, à force de manigances d'être

nommé professeur (p. 410).³⁶ Sa tactique: la surenchère dans le sens de la répression artistique: "- 'Pourquoi ne pas condamner cet homme à dix ans de prison?'... Julien apprit bientôt qu'il s'agissait du plus grand poète de l'époque" (p. 271-2).

M. Descoulis est faux, malhonnête, intrigant, et ... prospère! Ou encore, il y a "M. Ballaud, tartuffe d'honnêteté" qui "à force de morale et de moralité ... a épousé une femme fort riche, qui est morte; ensuite une seconde femme fort riche, que l'on ne voit plus dans le monde" tandis que Monsieur jouit des deux fortunes et a même des flatteurs (p. 270).

La conclusion qu'on tire de ce "beau monde" dans lequel évoluent en toute impunité de pareils personnages n'est pas difficile à formuler! Enfin, il y a le soi-disant libéral mais authentique escroc qui allège Julien de sa montre au cimetière du Père-Lachaise (p. 255). En somme, cette condition masculine semble prospérer : la plus vile fourberie et le "coup de pied de l'âne" paraissent, comme au temps de Molière et de La Fontaine assurer une place de choix sous cette élite qui cherche à se restaurer au sens propre comme au sens figuré. "Bon appétit, messieurs!"

3.2.5. Les serviteurs

Symptomatique aussi de la condition masculine dans Le Rouge et le Noir, c'est le nombre de valets, de chambellans, de laquais et autres domestiques que cette société utilise. Totalemt dépendants du bon plaisir de leurs maîtres, ils doivent obéir au doigt et à l'oeil.³⁷ S'ils ne font pas l'affaire, ils sont immédiatement renvoyés comme c'est le cas pour le cocher du Chevalier de Beauvoisis: "Je chasse ce coquin, dit-il à ses laquais;

qu'un autre monte" (p. 280). Un hobereau pourtant comme M. de Rênal conserve une certaine crainte de ses domestiques. Le souvenir de la Grande Peur, révolte antinobiliaire qui souleva le Midi méditerranéen et la région alpine et vit une véritable flambée de châteaux du printemps 1789 à l'automne 1792 par des bandes itinérantes de villageois révoltés, reste apparemment encore très présente à l'esprit.³⁸ Ainsi, Mme de Rênal laisse Saint-Jean se rendre à la réunion de sa société fraternelle (vraisemblablement les chevaliers de la Foi) : "Nous payons vingt francs par domestique afin qu'un jour ils ne nous égorgent pas" (p. 119).³⁹ Plus que tout, la condition de domestique souligne l'état d'hommes-objets qui est gravée dans l'esprit des élitistes et de tous ceux qui croient à ce système. Ainsi, les "grands laquais bien chamarrés" et morgueux de l'évêque d'Agde ou encore ses valets de chambre "en habit noir et la chalne au cou" sont autant de signes d'importance et de richesse qui élèvent leur maître, et à ses propres yeux, et aux yeux de ceux qui voient tout ce déploiement servile. Dans l'esprit de l'homme dominant de la noblesse comme l'explique si clairement M. de Rênal à sa femme : "Tout ce qui n'est pas gentilhomme qui vit chez vous et reçoit un salaire, est votre domestique" (p. 67). Et ici M. de Rênal fait allusion à Julien qui comme on sait a déjà dit "Je ne veux pas être domestique"(P. 48). Quoi qu'il en soit, les mentalités sont fixées dans les esprits et Julien a été engagé parce qu'il était un objet désirable dans la hiérarchie des besoins de M. de Rênal : une possession flattant sa vanité et maintenant son prestige après que Valenod a fait l'achat de deux beaux chevaux normands pour

sa calèche (p. 42)! "- Que te semble de cette nouvelle acquisition, dit M. de Rênal à sa femme?" (p. 60).⁴⁰

3.2.6. Les militaires

A l'encontre de l'Empire, la Restauration apprécie bien moins ce type de serviteurs armés. Cet état, dans Le Rouge et le Noir, est représenté par trois personnages.

Le premier devrait aussi bien être classé dans "les déchets". C'est le vieux chirurgien-major. Utile pour le régime précédent, il a perdu sa valeur avec le nouveau. Il est gênant, un rappel de "Buonaparte", même peut-être un homme dangereux dont on se méfie : "Cet homme pouvait fort bien n'être au fond qu'un agent secret des libéraux" (p. 42). C'est un personnage à demi-effacé puisque nous ne le connaissons qu'indirectement à travers le narrateur et les autres personnages comme Julien et M. de Rênal qui l'ont connu. Symboliquement, ce personnage est un bon exemple du sort humain quand l'individu ne remplit plus aucune fonction pour la société ou même quand, comme c'est le cas ici, l'homme est considéré comme nuisible, quand son rôle social est perçu comme néfaste. Objectivement, il n'apparaît au lecteur que comme un être falot que les mentions des noms de Lodi, d'Arcole et de Rivoli n'arrivent même pas à rendre plus important : il reste le vieil homme qui, pour avoir osé se plaindre de la tonte des arbres de la commune qui transforme ceux-ci en autant de moignons, ne peut que se laisser rabrouer par le maire de la ville dans laquelle il est venu finir ses jours. On sait bien qu'il racontait les batailles de la campagne d'Italie à Julien en jetant des "regards enflammés sur sa croix" (P. 52). Le feu dans ses yeux a sauté dans la poitrine de l'adolescent mais Stendhal ne cherche pas à profiter de l'occasion pour nous

faire vibrer avec le jeune homme car tel n'est apparemment pas le but de l'auteur. Plus loin, d'ailleurs, nous faisant accompagner Julien et le narrateur à Besançon, il nous apprend que les militaires qui gardent la citadelle vendent aussi le foin qui pousse sur les remparts. Deuxième coup d'épingle dans le ballon de baudruche! On ne peut vraiment pas accuser Stendhal d'idéaliser l'état militaire. Il laisse vraiment son héros (et Mathilde) à leurs rêves de gloire. Même traitement du personnage de l'ex-lieutenant Liévin, à nouveau vu indirectement à travers le narrateur qui le qualifie de "pauvre diable" pour résumer le militaire, selon toute vraisemblance, en demi-solde.

Ainsi, l'impression générale de la condition militaire sous et après les drapeaux forme un bien piteux tableau : celui de l'homme-objet ici, obsolescent.

3.2.7. Les fonctionnaires

Dans le civil, l'homme-accessoire, c'est le fonctionnaire; presque toujours, pièce amovible;⁴¹ Le Rouge et Le Noir nous donne un aperçu de la condition de ces rouages de la justice et incidemment de ceux des finances, des postes et des travaux publics.

a. Ainsi, noté en passant, il y a M. Gros, "le célèbre géomètre", l'adjectif indiquant semble-t-il au lecteur l'importance de cette profession pour la France de la Restauration puisque cette spécialité est chargée du tracé de nouvelles voies de communications (routes et canaux), et de l'amélioration du réseau routier existant, très dégradé pendant la campagne de France et l'occupation des Alliés.

b. Profitant de cette amélioration des communications et de l'augmentation du trafic routier qui en est le résultat, Stendhal nous présente aussi le personnage du maître des postes qui en l'occurrence coopère avec la police de la Congrégation pour tenter de filtrer les voyageurs qui passent par son relais "à quelques lieues au delà de Metz" (p. 389).⁴²

c. Enfin, deux des invités de Valenod, le percepteur des contributions et l'homme des impositions indirectes au dîner de nouveaux riches, nous rappellent l'importance politico-administrative de ces hommes dans un régime représentatif où les listes électorales ainsi que l'admission à la fonction de député sont basées sur un système censitaire (p. 159).⁴³

d. La justice

On se souvient que c'est une injustice, preuve de la subordination du juge de paix de Verrières au pouvoir occulte de l'Eglise qui est à l'origine de la décision de Julien d'être prêtre : "Le juge de paix fut sur le

point de perdre sa place... Sur ces entrefaits, (celui-ci), père d'une nombreuse famille rendit plusieurs sentences qui parurent injustes" (p. 52). Même situation à Monfleury comme le rapporte Saint-Giraud "Le juge de paix, honnête homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort" (p. 245). Le secrétaire du juge d'instruction, lui, est tout simplement vénal mais prudent comme Mathilde s'en rend compte lorsqu'elle cherche à voir Julien dans sa prison (p.459).

Par contre, les deux juges paraissent parfaitement honnêtes mais aussi, et surtout, Stendhal nous les montre

réduits à fonctionner comme leur état et leur devoir le leur dictent. Ils accomplissent leur travail selon les règles.⁴⁴ L'homme devant eux ne semble être qu'un accusé, puis un inculpé et enfin un condamné. C'est Valenod qui condamne, le juge de la cour d'assises ne fait qu'entériner cette décision. Seule une larme à l'oeil au moment du jugement empêche le lecteur d'assimiler tout à fait le fonctionnaire à un automate (p. 478).

e . Au niveau de la police, les gendarmes sont, paraît-il, parfois de braves gens.⁴⁵ Néanmoins, cela ne les empêche pas d'accomplir eux aussi leur "devoir" que ce soit en galopant toute une nuit pour transmettre l'ordre du préfet interdisant au geôlier d'admettre le philanthrope dans la prison de Verrières (p. 40), ou pour arrêter Julien avec efficacité (p. 448), ou encore pour le transférer d'une prison à l'autre.

Enfin, pour garder ces hommes qu'on arrête et qu'on condamne, il en faut d'autres : ce sont les geôliers. Ce sont ici ceux de Besançon ou celui de Verrières : "Cet homme était bas et soumis autant que possible" remarque Julien (P. 453). C'est parfaitement normal car ces hommes ne peuvent pas se permettre d'être humains à ce poste. Sans cela, ils pourraient aller rejoindre la masse des déchets, leurs familles avec eux. Comme le dit M. Noiroud : "M. le curé, j'ai une femme et des enfants, si je suis dénoncé on me destituera; je n'ai rien pour vivre que ma place" (P. 40). Alors, l'argent indispensable qui les déshumanise les rend à nouveau humains. C'est ce qu'on appelle la corruption en oubliant que l'homme a déjà été dénaturé par le même système. En effet, la corruption apparaît comme le seul moyen rationnel de faire fonctionner ces hommes comme

s'ils étaient charitables. L'or de Mathilde ou de Fouqué adoucit ce que le salaire de geôlier rend douloureux. L'homme ici est réduit à l'état de balance qui penche du côté du poids le plus lourd. Julien le sait bien qui se dit: "Cette espèce de géant difforme peut gagner trois ou quatre cents francs, car sa prison n'est guère fréquentée; je puis lui assurer dix mille francs, s'il veut se sauver en Suisse avec moi... La difficulté sera de le persuader de ma bonne foi" (p. 453).

3.2.8. Artisans et marchands

Dans Le Rouge et le Noir, nous voyons qu' il est possible de vivre sans avoir besoin d'être bourreau ou victime ou les deux à la fois mais il faut le vouloir et le pouvoir. Il faut savoir se couvrir d'une teinte inclassable dans la gamme des couleurs et qui fait passer inaperçu. On pourrait l'appeler "une honnête médiocrité". Fouqué, marchand de bois, le tailleur et le bottier en sont trois exemples. Tous les trois fournissent des produits ou des services qui répondent à des besoins primordiaux : se chauffer, se couvrir et se chausser. Leur travail ne peut pas être fait par n'importe qui et le machinisme ne les menace pas encore, le parrain de Julien étant la seule victime probable de la Révolution industrielle dans Le Rouge et le Noir : cloutier, les machines de M. de Rênal servies par des "jeunes filles fraîches et jolies" l'ont sans doute rendu inutile (p. 33-4).

Fouqué cherche bien à intéresser Julien à l'associer à son commerce mais ce dernier refuse. "Cette offre donna de l'humeur à Julien, elle dérangeait sa folie" (p. 99). Il veut déployer ses ailes toutes grandes et prendre son essor.

Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'oeil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement" (P. 89-90).

Sans s'en douter, il va répéter à sa manière le tragique destin d'Icare.

3.2.9. Les bourgeois

Grâce à ses personnages, Stendhal parvient à nous présenter les trois types de l'élite roturière de l'époque. D'abord, le bourgeois du type Valenod qui peut s'élever tant et si bien qu'il est accepté par l'élite dominante qui pour l'accueillir à part entière dans ses rangs et maintenir les apparences d'une noblesse gouvernante métamorphose l'ancien vaurien en nouveau noble.⁴⁶ Deuxièmement, il y a ceux que le narrateur appelle "les libéraux". Ceux-là sont riches et même dépassent économiquement les propriétaires fonciers comme M. de Rênal. Celui-ci peste contre eux d'abord mais s'étant fait déborder sur la droite par Valenod et le grand vicaire de Frilair, il se rangera du côté libéral dans un mouvement de pendule inverse mais égal à celui de Valenod : "je suis maintenant libéral de la défection" dit M. de Rênal à sa femme (p. 470).

Stendhal nous montre aussi que dans cette France partisane, un homme qui occupe une position sociale importante ne peut rester indépendant. C'est l'exemple du personnage Saint-Giraud. A cause d'un système censitaire qui limite le nombre des électeurs à moins d'un pour cent

de la population masculine, chaque voix compte et surtout en province où tout se sait : notabilité oblige! "Je ne voulais de la vie entendre parler politique, et la politique me chasse" (p. 243). Heureusement, il lui reste assez de capital pour vivre, même si pour s' enfuir de la province, il doit vendre son château à perte. Pour vivre heureux, il faut se cacher ou comme le personnage conclut ironiquement : "Je vais chercher la solitude et la paix champêtre au seul lieu où elles existent en France, dans un quatrième étage, donnant sur les Champs Elysées" (p. 245).

Pour représenter l'élite opposante, Stendhal campe enfin deux personnages : Falcoz et l'avocat de Julien, M. Félix Vaneau. Dans un système politique, économique et social basé sur l'inégalité, un grand nombre de gens ont besoin d'avocats pour les représenter et plaider en justice. Ainsi, nous avons l'exemple du différend qui oppose le marquis de La Mole et le grand vicaire de Frilair. Le marquis lui-même n'a pas que ce procès : "Pour mes procès, exactement parlant, et encore pour chaque procès à part, j'ai des avocats qui se tuent; il m'en est mort un de la poitrine,, avant-hier" (p. 226). Autres hommes-objets donc, très importants, voire vitaux pour leurs clients. Alors, leurs vues politiques semblent importer peu. Ce qui compte avant tout, c'est qu'ils gagnent les procès pour lesquels on les paye. Ainsi, M. Félix Vaneau, représenté comme étant pourtant et un ancien capitaine de l'armée d'Italie et un camarade de Manuel (p. 482), c'est à dire d'un député qui fut expulsé de la Chambre à cause de son opposition à l'expédition d'Espagne en 1823, ne semble pas être inquiété pour autant par ce passé dans l'armée de "Buonaparte" ou à cause de son amitié pour un homme politique rebelle. Fait exceptionnel dans une

société où la culpabilité par association paraît un automatisme mental.⁴⁷

Par contre si le notable au lieu de s'occuper de la défense d'intérêts particuliers devant les tribunaux décide de se faire l'avocat d'une cause déplaisante au pouvoir occulte et de la plaider en public par l'intermédiaire d'un journal devant l'opinion provinciale,⁴⁸ alors son compte est bon : c'est le sort de Falcoz qui, marchand de papier, achète un jour une imprimerie et entreprend de publier un journal ayant le malheur de déplaire à la Congrégation "son journal avait été condamné, son brevet d'imprimeur lui avait été retiré" (p. 146).

4. Essai de synthèse

Pour conclure cet examen de la condition masculine dans le système coercitif et hiérarchique du Rouge et Noir, il est peut-être maintenant important de regrouper les faits saillants qui semblent influencer d'une manière déterminante sur l'individu du sexe masculin et que cette étude a révélés.

D'abord, la caractéristique fondamentale de la condition masculine, c'est la primauté de l'aspect fonctionnel de l'individu pour la société. Ce qui paraît primer, c'est le côté utilitaire de l'être : il faudrait qu'il soit conçu tel que la société l'a préconçu. Homme (ou femme), l'être, sujet pour lui-même, est un objet pour la société, et celle-ci étant hiérarchique et coercitive comme celle que décrit Stendhal dans Le Rouge et le Noir, est capable de peser de tout son poids s'il le faut jusqu'à ce que

l'individu se modèle ou, trop inflexible, soit brisé. Ceux qui réussissent donc le mieux sont les êtres qui, au départ, ressemblent le plus au modèle idéal pour la fonction sociale donnée ou qui sont suffisamment malléables pour remplir le mieux possible ce rôle. Valenod est, comme nous l'avons déjà remarqué, l'archétype du personnage qui réussit et l'abbé Pirard, l'abbé Chélan, Philippe Vane et, bien sûr, Julien sont autant d'exemples à différents degrés d'hommes qui sont brisés pour ne pas avoir "joué le jeu".

Né avec un certain sexe plutôt que l'autre, l'individu doit posséder ou acquérir le plus possible les traits psychologiques et moraux de son stéréotype social. Ainsi Julien devrait être aussi naturellement servile que les autres séminaristes alors que les jeunes nobles devraient avoir, seIon Mathilde, l'énergie et la force de caractère de Julien.

La naissance de Julien dans cette société stratifiée est un autre déterminant majeur : Julien devrait 'normalement' travailler dans la scierie paternelle, les fils Rênal devraient 'normalement' entrer dans les carrières auxquelles leur père les destine, le jeune Tanbeau marche bien sur les traces de son oncle, et les jeunes nobles vieilliront noblement si tout se passe bien. Celui qui s'élève doit être capable de se métamorphoser et d'adopter les manières du niveau auquel il aspire ou dans lequel il se trouve soudain. C'est le cas de Julien, d'abord apprenant "une foule de petits usages" de Mme de Rênal à Vergy. Beaucoup plus tard, à Londres, il sera complimenté par de jeunes seigneurs russes : "- Vous êtes prédestiné, mon cher Sorel, lui disaient-ils, vous avez naturellement cette mine froide et à mille lieues de la sensation présente, que nous cherchons tant à nous donner"

(p. 287). Pourtant, nous nous rappelons tout le mal que Julien s'est donné au séminaire pour arriver au non culpe (p. 198), et combien il souffrait à Vergy de l'expression aristocratique "des enfants si bien nés", lui qui sentait tant qu'il ne l'était pas (p. 102).

Liée à l'importance de la naissance, celle de la fortune est un facteur crucial. On pense encore à Julien : "Son âme était tout occupée de la difficulté de prendre un état, il déplorait ce grand accès de malheur qui termine l'enfance et gâte les premières années de la jeunesse peu riche" (p. 116). On devrait aussi bien réfléchir à ce que serait le personnage du comte de Thaler sans la fortune que lui a léguée son père.

Il faut se rappeler aussi, avec les de Rênal , le malheur que peut déclencher dans le couple la notion que l'homme est censé être supérieur à la femme. Les esprits lourds et bornés sont les premiers à s'arroger cette prééminence. Stendhal l'a bien démontré dans le passage suivant où M. de Rênal s'est ainsi irrémédiablement coupé de son épouse en se moquant d'elle parce que celle-ci s'alarmait sans doute outre-mesure quand les enfants étaient malades :

Un éclat de rire grossier, un haussement d'épaules, accompagné de quelque maxime triviale sur la folie des femmes, avaient constamment accueilli les confidences de ce genre de chagrins, que le besoin d'épanchement l'avait portée à faire à son mari, dans les premières années de leur mariage... Trop fière pour parler de ce genre de chagrins, même à son amie Mme Derville, elle se figura que tous les hommes étaient comme son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron. La grossidreté, et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les

contrariait, lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau de feutre (p. 65).

Quant au choix de la fonction, même s'il cadre bien avec le milieu social dans lequel l'homme vit et répond aussi aux désirs et aspirations de l'individu, il faut se rappeler que le pouvoir est soit répressif, soit tolérant, soit encore encourageant selon l'occupation et les idées déclarées de la personne. Ainsi, M. Appert quoique philanthrope, est considéré comme un individu potentiellement nuisible par les hommes qui détiennent le pouvoir tandis qu'en Angleterre, la philosophie de Philippe Vane lui doit d'être emprisonné depuis de longues années (p. 287). Le pouvoir tolère Falcoz maintenant qu'il lui a enlevé le moyen de s'exprimer grâce à son propre journal tandis qu'il récompense les abbés Maslon, Castanède et Frilair pour leurs services.

Le pouvoir civil et religieux est aussi particulièrement discriminatoire : les libéraux sont considérés comme des opposants et on fait la guerre aux jansénistes ou à ceux qu'on baptise de cette appellation : "Après quinze ans de travaux, je suis sur le point de sortir de cette maison : mon crime est d'avoir laissé les séminaristes à leur libre examen, et de n'avoir protégé, ni desservi cette société secrète dont vous m'avez parlé au tribunal de la pénitence" (p. 212), déclare l'abbé Pirerd à Julien.

Il faut également souligner que lorsque le pouvoir apprécie certains atouts chez des individus qui ne font pas partie de l'élite dominante, il est tout prêt à s'attacher ces hommes en les adoptant. Cela a été le cas du père Thaler "célèbre par les richesses qu'il avait acquises en

prêtant de l'argent aux rois pour faire la guerre aux peuples" (p. 273), et qui a été intégré dans la noblesse avec le titre héréditaire de comte. C'est aussi le cas de Valenod : "- Non seulement, reprit M. de La Mole, d'un air fort sérieux, vous me présentez demain le nouveau baron, mais je l'invite à dîner pour après-demain. Ce sera un de nos nouveaux préfets" (p. 289).

Enfin, l'homme doit être conscient que malgré une façade de stabilité et de force, le pouvoir est instable car l'élite alternative des libéraux bien qu'écartée du gouvernement par les ultras voit sa puissance économique augmenter et dépasser celle de ses rivaux politiques, et en partie grâce aux journaux, change l'opinion publique en sa faveur.⁴⁹

En somme, la vertu cardinale de l'homme social, politique et économique, c'est l'adaptabilité, un trait, entre parenthèses, absolument amoral. Alors, en étudiant maintenant les personnages de Valenod, de M. de Rênal et enfin de Julien et, ce faisant, en touchant à d'autres personnages secondaires mais significatifs, nous essaierons donc de vérifier s'il est bel et bien vrai qu'on ne naît pas mâle mais qu'on le devient.

Chapitre III

Les devenirs de la condition masculine

1. Valenod ou la maltrise des autres

Puisque Stendhal n'a jamais donné une signification explicite du titre du roman, et bien que l'analogie entre l'état militaire sous Napoléon et la prêtrise sous la Restauration s'impose comme l'interprétation

quasi-officielle pour Le Rouge et le Noir,¹ il est aussi possible de proposer comme autre signification des deux couleurs, une opposition entre le cœur de Julien et l'âme de Valenod, ou encore, dans le même ordre d'idées, une comparaison entre le drapeau rouge de "la révolte solitaire, et vouée à l'échec parce que solitaire",² et le drapeau noir du pirate triomphant qui, comme nous allons le voir, ne connaît que son intérêt personnel assouvi par la fourberie et par la force.

En fait, l'ascension triomphante de Valenod dément complètement l'affirmation du jeune Julien selon laquelle, sous la Restauration, il faut choisir l'Eglise pour arriver.

En effet, Stendhal, en opposition au rêveur plébéien, nous présente l'arriviste acharné qui choisit la voie de l'argent, de l'anoblissement et du pouvoir politique et gagne sur tous les fronts. L'auteur nous montre, avec ce personnage, un homme parti de rien et qui arrive à tout parce qu'il sait utiliser le pouvoir à ses propres fins. Quand le roman s'achève, il est riche, baron, préfet et il a tué son rival : il a donc conquis et cumule maintenant le pouvoir économique, social, politique et sexuel.

Pour atteindre ces objectifs, Stendhal nous montre clairement que l'homme de 1830 doit être un parfait forban pour parfaitement réussir. Valenod n'a, en effet, d'autre foi qu'en lui-même et ne connaît d'autre loi que celle du plus fort. Comme Julien le déclare, en attendant bravement

la mort - à laquelle Valenod, le mâle triomphant, l'a, en fait, condamné :

Il n'y a point de droit naturel... avant la loi, il n'y a de naturel que la force du lion, ou le besoin... non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit ... J'ai commis un assassinat et je suis justement condamné, mais, à cette action près, le Valenod qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société (p. 491).

Les Julien, semble nous dire l'auteur, sont des espèces menacées, sinon en voie de disparition, tandis que les Valenod prospèrent et continuent leur ascension de l'échelle sociale, économique et politique.

Pourtant, Le Rouge et le Noir montre bien au lecteur que Valenod ne s'élève pas tout seul mais qu'en fait, c'est le pouvoir en place qui l'attire vers lui autant que lui-même est attiré par la puissance. Les élites, semble-t-il, détenant leur position privilégiée d'une inégalité, doivent constamment entretenir ou aggraver cette injustice pour conserver ou accroître leur puissance sur la majorité qu'ils exploitent. Il est clair que ce n'est pas un travail pour fils de famille afadis comme ceux qui meublent les salles de bal de l'hôtel de Retz ou encore moins pour les Moirod ou les Cholin.

D'où la nécessité d'une relève dans l'équipe des profiteurs et l'utilité d'un Valenod plein d'énergie qui ne demande qu'à se joindre à eux.³ Il y a peut-être dégoût de la part de ces élites pour le personnage, parce qu'eux-mêmes ont encore quelques principes tandis que leur émule n'en a aucun.⁴ Cependant, cette aversion semble superficielle tandis que l'attirance est foncière : M. de

Rênal a besoin d'un second pour régner sur Verrières et le grand vicaire de Frilair doit confier, paraît-il, "d'étranges commissions" (p. 166). Même la réaction du marquis de La Mole est symptomatique envers l'intrigant : alors que Julien lui a dévoilé toute la noirceur du personnage, le grand seigneur qui apprécie tant par ailleurs la noblesse de Juliens veut absolument faire la connaissance de Valenod. Ainsi, le marquis est avant tout un homme pratique, toujours conscient du pouvoir politique (p. 289).

Il est vrai qu'on détecte aussi une forte nuance de l'écoeurement d'hommes trompés par plus exploiteur qu'eux-mêmes dans ce dégoût à l'égard de Valenod : M. de Rênal et M. de Frilair partagent d'abord le même dédain envers leur homme de main, puis une humeur identique en se rendant compte que l'instrument s'est en fait servi d'eux. En premier lieu, c'est le châtelain apprenant que Valenod a fait la cour à sa femme pendant six ans, ensuite, c'est le grand vicaire devant essuyer les sarcasmes de celui qu'il croyait tenir dans sa "dépendance absolue" dès que Valenod a sa nomination de préfet en poche (p. 488).

La tactique de l'intrigant paraît pourtant simple et facile à percer : se mettre au service du pouvoir pour en tirer un avantage plus grand que l'assistance procurée. En somme, une sorte de capitalisme politique.

La supériorité de Valenod réside dans sa complète absence de principes et même de réel amour-propre. Sur ce point, il est d'ailleurs l'antithèse d'un Julien qui s'offusque du moindre mot. Valenod, lui, ne se froisse de rien. Tout ce qui lui importe, c'est d'arriver et si, par exemple, il est vexé du succès de Julien auprès de Mme de Rênal, c'est parce que la châtelaine est une possession qui

lui a échappé, lui, le mâle conquérant à qui tout doit réussir.

Valenod, comme tout bon arriviste, déteste la concurrence heureuse. Il est même probable que s'il condamne Julien, c'est plus pour se débarrasser d'un ancien et peut-être futur rival que parce que Julien représente "cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure ... ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société" (P. 476).

Il a sans doute un deuxième motif aussi : celui de se venger de celle qui lui a résisté, ce qui, du coup, affaiblira M. de Rênale l'ex-mâle dominant, et par conséquent compromettra certainement l'avenir des trois fils du châtelain, ceux-ci étant après tout d'éventuels rivaux pour les enfants Valenod.

C'est donc, selon l'expression popularisée par Auguste Comte dans son Cours de philosophie positive, une véritable démonstration de la "dynamique sociale" que Stendhal nous donne avec le personnage de Valenod, dynamique d'autant plus inquiétante que la condition de ce type d'homme parait progresser sans entrave.

"Pris à la besace", le jeune et beau mâle a d'abord tenté de séduire - indication stéréotype - la belle épouse de son supérieur. Ensuite, il a réussi à se faire nommer directeur du dépôt de mendicité. A ce poste, il a diligemment acquis une importante fortune en administrant le bien des pauvres. C'est à dire qu'il a su à la fois tirer parti de son supérieur (après avoir essayé de l'abaisser sexuellement), et exploiter ses inférieurs, victimes sans défenses: indigents, mendiants, malades ou prisonniers.

Lors de la visite du dépôt par le philanthrope, la responsabilité du mauvais traitement de ces malheureux devrait tomber sur Valenod puisqu'il est le directeur de l'asile. M. de Rênal, au lieu de participer à la destitution du vieux curé, devrait se débarrasser de son confédéré, mais c'est Valenod qui grâce à cette erreur de jugement et de tactique, voit son pouvoir renforcé et celui du maire amoindri par le départ d'un homme de coeur gênant et l'arrivée d'un allié occulte en la personne de l'abbé Maslon.⁷

D'autre part, Valenod, se rendant compte qu'il s'est fait du tort dans certains milieux dévôts pour avoir participé à la destitution du vieux curé, s'empresse de devenir l'agent de M. de Frilair et pour quelques ténébreux services rendus, deviendra maire, en remplacement de M. de Rênal, puis préfet sur la recommandation de son protecteur occulte.

Ainsi, le noir Valenod, maître des autres, parce qu'il sait se servir du pouvoir et profiter impitoyablement des faiblesses de chacun, sort grand gagnant.⁸

René Andrieu, dans Stendhal ou le bal masqué pose la question suivante sur laquelle il semble à propos de réfléchir à la fin de ce portrait de Valendod :

Le livre fermé, quel parfum nous laisse-t-il ?
Que ressent-on? Une impression d'échec et de désespoir? Ou bien au contraire un sentiment de plénitude et pour tout dire de bonheur.⁹

Peut-être serait-il utile de proposer la réponse suivante : Stendhal applique tant son projecteur sur Julien, sur Mme de Rênal et sur Mathilde, qu'un personnage comme Valenod reste, pour ainsi dire, dans l'ombre où il agit. Le regard du lecteur attiré par "la lumière de

Stendhal" (pour reprendre la jolie image contenue dans le titre du livre d'Aragon),¹⁰ ne prête peut-être pas assez attention aux ténèbres pourtant présentes et menaçantes. Le regard se fixe sur "le rouge" et glisse sur "le noir". Le lecteur se sent enrichi d'avoir fait la connaissance de Julien et de Mme de Rênal et oublie un peu trop que ce sont, au sens propre comme au sens figuré, des êtres d'exception. C'est sans doute une erreur car le message inéluctable de Stendhal est bel et bien : le monde appartient aux Valenod. Voici le type de condition masculine qui prospère. Souvenez-vous du noir!

2. M. de Rênal ou le marteau et l'enclume

Si la réussite d'un Valenod dévoile bien la présence d'un fort courant ascendant dans la société de la Restauration que les arrivistes comme lui empruntent pour atteindre le niveau des élites dominantes, les revers de M. de Rênal signalent aussi qu'un privilégié n'est pas à l'abri de la déchéance malgré tous ses efforts pour maintenir son rang.

Quand nous faisons sa connaissance, nous apprenons qu'il appartient à une ancienne famille noble de la région et compte, parait-il, des relations influentes.¹² Depuis au moins douze ans, M. de Rênal est maire de Verrières ayant été nommé à ce poste en considération de ses vues politiques ultra. On sait qu'il dirige sa fabrique de clous de façon si experte qu'il a pu se faire construire à Verrières une belle maison en pierres de taille, entourée de superbes jardins. Qui plus est, chaque fois qu'on le

voit ou qu' il est question de lui, le personnage semble perpétuellement occupé ou préoccupé par sa situation ou par quelque problème s'y rattachant.

Son portrait d'ailleurs ressemble beaucoup à celui que Stendhal a fait de son propre père dans sa Vie de Henry Brulard : "C'était un homme extrêmement peu aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fin, accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux, archi-Dauphinois.,,13

Pour le décrire lors de son entrée en scène, le narrateur mentionne tout de suite son air "affairé" (p. 34). On le voit négociant avec le père Sorel, donnant ses instructions à Julien, renouvelant les paillasses avec son valet de chambre et le jardinier, parlant politique, se préoccupant de la nomination d'un adjoint, soupçonnant, calculant et se plaignant beaucoup. Jamais il ne rit sauf une fois quand il se moque grossièrement de sa femme. Quand il paraît pour la dernière fois, M. de Rênal, apprenant que sa femme veut se rendre à Besançon à cause du procès de Julien, ne pense qu'aux répercussions possibles de cette visite sur sa propre situation :

- Vous ne comprenez pas ma position, disait l'ancien maire de Verrières, je suis maintenant libéral de la défection, comme ils disent; nul doute que ce polisson de Valenod et M. de Frilair n'obtiennent facilement du procureur général et des juges tout ce qui pourra m'être désagréable (p. 470).

Et pourtant, malgré cette activité continuelle, le personnage comme cette réplique l'indique, se sent vulnérable et même impuissant à éviter quelque malheur qu'il est d'ailleurs incapable d'identifier clairement. Que ce soit dans ses discussions avec le vieux Sorel pour un

échange de terrain ou pour engager Julien, dans sa rivalité avec Valenod, dans l'affaire du bail, ou quand il dialogue avec sa femme à propos des lettres anonymes, M. de Rênal sort toujours perdant. On le sent très isolé, très étranger à ceux et celles qui l'entourent. Il s'en plaint lui-même amèrement, une fois seul avec ses pensées "Quel malheur est comparable au mien! s'écria-t-il avec rage; quel isolement!" (p. 145). Une autre fois, devant sa femme, ses enfants et Julien, "- Je suis de trop dans ma famille, à ce que je puis voir! dit-il en entrant, d'un ton qu'il voulut rendre imposant" (p. 166).

A la fin du roman, son pouvoir sera tellement sapé qu'il sera incapable de retenir sa femme à Verrières, alors que naguère celle-ci faisait son orgueil pour sa remarquable abnégation de volonté.¹⁴ Enfin, quand elle meurt, "en embrassant ses enfants", M. de Rênal aura, selon toute apparence, disparu du roman (p. 500).

Le problème qu'il faut donc résoudre, consiste à comprendre comment un homme perpétuellement en garde contre ce qui l'entoure est tant de fois frappé et comment quelqu'un qui se targue d'être si clairvoyant est en fait si aveuglé.¹⁵

Il semble qu'on puisse résoudre ces questions à partir de la notation psychologique que Stendhal confiait à son journal à la date du 26 février 1806 "La vanité étant la passion dominante pour faire comprendre les autres passions, partir de ses mouvements."¹⁶ Observons donc M. de Rênal.

Dès qu'il paraît tout au début du roman, nous sommes frappés par la notation suivante : "A son aspect tous les chapeaux se lèvent" (p. 34). On dirait qu'à son passage, les gens sont transformés subitement en autant de marques

extérieures de respect. Il semble qu'il n'y ait que cela qui compte : ceux qui le croisent sont comme déshumanisés et réduits à l'état de coiffures se levant rapidement d'elles-mêmes pour saluer M. de Rênal et ceci avec le même ensemble mécanique que celui des marteaux de sa fabrique.

L'existence de ce réflexe automatique de la part des autres hommes, liée à l'impression visuelle de "contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif" qu'on a du personnage, nous amène à croire que M. de Rênal tient tout particulièrement à son statut d'homme supérieur (p. 34) . En cela d'ailleurs, il diffère complètement de Valenod, qui lui, n' a "aucune prétention personnelle" (p. 165).

Deuxièmement , le fait qu'il rougisse d ' être industriel depuis la Restauration, montre qu'il se croit intrinsèquement supérieur à l'emploi qu'il occupe et que, par conséquent, cette image de lui-même est susceptible, en diminuant sa motivation, de l'handicaper dans l'accomplissement de ce travail et probablement d'autres tâches profitables dont il serait objectivement capable mais qui seraient subjectivement en dessous de lui.

Les jardins de M. de Rênal, "remplis de murs" sont le troisième symptôme de sa vanité car, comme le prétend le narrateur, "(e)n Franche-Comté, plus on bâtit de murs, plus on hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins."¹⁷ L'homme cherche, en somme, à acheter - du moins en partie - la considération des autres au lieu simplement, comme Julien, de la mériter. Stendhal montre alors que ce besoin de préséance entraîne, chez le hobereau, le sentiment d'obligation de construire de

nouveaux murs ce qui exige, en conséquence, l'acquisition de nouveaux terrains, et ainsi de suite.

Le personnage est donc victime de sa propre passion et celle-ci le rend irrationnel en ce qui concerne les spéculations qui s'attachent à son assouvissement, comme le montre le marché très désavantageux que M. de Rênal conclut avec le père Sorel pour obtenir son dernier lopin. Le vieux paysan rusé, soupçonnant la convoitise du châtelain, a su faire monter les enchères le plus haut possible (p. 35). Plus tard, l'abbé de Frilair aidé du curé Maslon, jouant sans doute sur l'orgueil que le châtelain tire de son poste de maire, réussira à obliger M. de Rênal à truquer à un prix très désavantageux pour lui le bail de la maison promise par la Congrégation à M. de Saint-Giraud (p. 168-70).¹⁸

On se rend particulièrement compte que la vanité domine véritablement M. de Rênal et le rend illogique et donc vulnérable dans l'affaire du terrain appartenant au père Sorel. Même s'il soupçonne que le vieux charpentier se moque de lui, le châtelain - loin de se rendre compte que sa propre passion le gouverne - arrête sa réflexion sur la seule considération qu'il aurait sans doute pu conclure un marché plus avantageux. Autrement dit, il y a chez M. de Rênal, blocage de la pensée ou, si l'on veut, comme l'origine étymologique du mot rêné, contenu dans son nom, le suggère, son intelligence est "retenue", c'est à dire bornée !¹⁹

Enfin, l'engagement de Julien et surtout les considérations qui étayent le raisonnement de M. de Rênal nous convainquent que pour ce personnage, paraître c'est être. Dans cette optique, les individus sont classés par lui en trois catégories : les utiles, les nuisibles et les

inutiles. Julien par exemple est d'abord rangé dans la première espèce parce que le jeune homme peut l'aider en tant que précepteur à redorer son blason terni par l'apparition des chevaux de Valenod et la nouvelle fortune d'autres notables (p. 42). Avant de l'engager, il s'est assuré d'abord que Julien n'était ni nuisible ni inutile :

J'avais quelques doutes sur sa moralité; car il était le Benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur, qui, sous prétexte qu'il était leur cousin, était venu se mettre en pension chez les Sorel ... Ce libéral montrait le latin au fils Sorel ... Aussi n'aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants; mais le curé... m'a dit que ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au séminaire; il n'est donc pas libéral, et il est latiniste. (p. 42).

Ainsi on pourrait dire qu'aux yeux de M. de Rênal, Julien fait partie de la classe des utiles noyers" (p. 36),²⁰ que Falcoz a été rangé en 1814 dans celle des platanes (p. 145-6), et les rivaux réels ou imaginaires dans celle des eaux de pluie printannières qui "sillonnaient la promenade, y creusaient des ravins et la rendaient impraticable" et qui ont forcé M. le maire à faire construire un immense mur (p. 36). En somme, on exploite les utiles, on dépouille les inutiles, et on barre le chemin de toute sa hauteur aux nuisibles.

Dans cette vue fonctionnelle des individus, Mme de Rênal fait longtemps l'orgueil de son mari, et, du moins au début, Julien devient son triomphe. Mais justement, cette grande valeur qu'ils ont aux yeux du hobereau - elle, en tant que riche héritière et le jeune homme comme précepteur hors-pair, augmentent sa hantise de les perdre, c'est à dire de voir s'abaisser son prestige. Voilà pourquoi M. de

Rênal est si aisément manipulable et finit par être franchement bas. Ceci est d'ailleurs le comble de l'ironie puisque c'est sa propre vanité qui est à l'origine de ses mortifications. Dans des situations où quelqu'un de bien moins orgueilleux que lui se laisserait aller à la colère, M. de Rênal se retient car il pense soit à l'argent de sa femme toujours susceptible de lui échapper, soit à Julien allant s'établir chez les Valenod. Comme Mme de Rênal l'écrit à son amant "Voilà ce que mon mari ne souffrira jamais" (p. 142).

Prêt aux plus viles compromissions 'à cause de sa vanité, tel est M. de Rênal dont Julien peut dire tantôt: "Je ne méprisais pas assez l'animal ... Voilà sans doute la plus grande excuse que puisse faire une âme aussi basse" (p. 88), tantôt : "Il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme..." (p. 92).

Il est vrai d'ailleurs que M. de Rênal change du tout au tout selon qu'il perçoit ou non que ses prétentions entrent en jeu. Ainsi, quand Mme de Rênal apprend à son mari qu'elle a l'intention de faire un cadeau de linge à Julien, la réaction de M. de Rênal, déclenchée par son caractère économe, est brutalement négative : "Quelle duperie!... Quoi! faire des cadeaux à un homme dont nous sommes parfaitement contents, et qui nous sert si bien?" (p. 64). Par contre, quand, plus tard, sa femme lui rapporte que Julien a refusé l'argent qu'elle voulait lui donner, la vanité du hobereau est immédiatement aiguillonnée: "Comment, reprit M. de Rênal vivement piqué, avez-vous pu tolérer un refus de la part d'un domestique?" (p. 67), et alors, il joue au grand seigneur en donnant cent francs à Julien, c'est à dire, à ce moment-là, presque le quart des gages annuels du jeune précepteur!

Stendhal nous montre aussi que c'est quand l'homme se croit absolument supérieur qu'il risque d'être en fait irrémédiablement abaissé. Comme l'a noté Claude Roy : "l'asservissement de la femme, fondement social de toutes les doctrines réactionnaires du légitimisme au fascisme, a été passionnément combattu par Stendhal"... et ici, l'auteur semble s'en donner à coeur-joie.²¹

En effet, le personnage est tout imbu du mythe de la supériorité masculine²² et ne rate aucune occasion d'être à la fois odieux et inepte : ainsi, un jour, alors que Mme de Rênal prétend un affreux mal de tête pour expliquer sa rougeur subite à l'arrivée de Julien, son mari, d'ordinaire méfiant, se moque d'elle au lieu de noter objectivement l'ordre des faits dont il a été témoin et de les rapprocher mentalement : "- Voilà comment sont toutes les femmes, lui répondit M. de Rênal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose à raccommoder à ces machines-là!" (p. 75). Le châtelain, en fait, ne pourrait pas mieux s'y prendre pour aviver l'amour naissant que sa femme ressent pour celui qu'il considère comme l'un de ses innombrables inférieurs. Et le narrateur de conclure : "Quoique accoutumée à ce genre d'esprit, ce ton de voix choqua Mme de Rênal. Pour se distraire, elle regarda la physionomie de Julien; il eût été l'homme le plus laid, que dans cet instant il lui eût plu" (p. 75).

Un autre jour, comme le narrateur le souligne explicitement, M. de Rênal pourrait tout apprendre sur son infortune maritale de la bouche même de sa femme, lors de la maladie de leur fils Stanislas-Xavier, mais à nouveau, sa perception de supériorité masculine lui bouche les yeux et les oreilles. Il repousse Mme de Rênal qui se traîne à ses pieds, prête à tout confesser et il retourne se coucher

en criant à Julien : "Idées romanesques que tout cela! Julien, faites appeler le médecin à la pointe du jour" (p. 134).

En fait, M. de Rênal nous rappelle, par son insensibilité et son aveuglement provoqués par une idée fixe, les maniaques de Molière tels Harpagon dans L'Avare, Orgon dans Le Tartuffe ou M. Jourdain dans Le Bourgeois Gentilhomme. Mais au contraire de Molière, Stendhal, dans Le Rouge et le Noir ne campe pas l'équivalent d'une Dorine ou d'une Mme Jourdain devant M. de Rênal pour éviter les malheurs de sa famille. En fait, le hobereau pourrait être le descendant direct d'un M. Jourdain qui n'aurait pas eu la chance d'avoir une femme capable d'empêcher le mariage de sa fille à un gentilhomme imbu de lui-même.

Au lieu d'avoir une femme telle qu'Elmire dans Le Tartuffe, M. de Rênal a épousé une Mariane (la fille d'Orgon) ou peu s'en faut. Qui plus est, c'est une Mariane qui au lieu de profiter du bon sens d'une Dorine est condamnée à suivre les avis dogmatiques de ses confesseurs²⁴ ou à se rappeler in extremis les admonitions d'une vieille tante.²⁵

Pourtant, si on déplore que Louise de Rênal soit si isolée et si mal conseillée et s'il est vrai que notre premier mouvement, dans la scène où M. de Rênal se plaint amèrement de son isolement, nous incline à compatir à son infortune, nous devons nous rappeler que c'est lui-même qui a choisi cette situation. Les murs de sa vanité sont aussi ceux de sa solitude.

Puisqu'il recherche constamment à s'élever au-dessus des autres, c'est à dire à bénéficier au maximum des avantages que la société hiérarchisée peut offrir à un vaniteux, on se dit qu'il devrait en accepter aussi les

inconvénients. Après tout, ce sont des hommes comme lui qui sont les piliers de cette société stratifiée qui sépare tant les individus les uns des autres.

Il paraît qu' il a voulu se faire marteau pour ne pas être enclume comme le remarque son ancien ami Falcoz. Sa vanité de hobereau le transforme à nouveau en enclume, et c'est lui qui se donne les plus grands coups. Condition absurde et non pas pitoyable. Le lecteur le laisse donc s'enfoncer dans le néant auquel Stendhal semble lui-même le destiner et réserve sa sympathie à ceux qui le méritent: à Falcoz, à Ducros, à sa femme, à ses enfants ... enfin, à tous ceux et à toutes celles que la société hiérarchisée, chère à M. de Rênal, exploite, brime et écrase.

3. Julien Sorel ou la maîtrise de soi

Lorsque nous faisons la connaissance de Julien, au contraire de M. de Rênal ou de Valenod, le jeune homme s'est isolé du monde réel. Il est plongé dans le Mémorial de Sainte-Hélène, le journal des entretiens de Napoléon Ier avec son secrétaire. Il est là, sans aucun doute, entre son héros et le comte de Las Cases et les écoute avec ravissement, ce joli jeune homme au physique délicat, à mille lieues en rêve du "pays du père" qu'il abhorre.²⁶

Soudain, le monde brutal, en la personne du vieux Sorel vient l'arracher à son rêve pour le rejeter dans le cauchemar de sa vie réelle. En fait, ce père n'est qu'un instrument : c'est le désir de M. de Rênal, une vanité de hobereau qui fait quitter au jeune homme la scierie

paternelle. Julien est l'objet de la volonté d'un autre, d'un besoin perçu par le châtelain d'affirmer son importance battue en brèche par la richesse de ses rivaux. Cendrillon avait une bonne fée, Julien n'a pas cette chance et la rencontre avec la princesse charmante n'était pas prévue! ... mais n'anticipons pas trop car M. de Rênal réfléchit à son 'acquisition' :

"Tous ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude; deux ou trois deviennent des richards; eh bien j'aime assez qu'ils voient passer les enfants de M. de Rênal, allant à la promenade sous la conduite de leur précepteur. Cela imposera" (p. 42).

Ne soyons pas trompés par le terme de "sujet" que M. de Rênal emploie en parlant à Julien: "M. le curé m'a dit que vous étiez un bon sujet" (p. 59), ne veut bien entendu pas dire : "être pensant, considéré comme le siège de la connaissance" mais "personne soumise à une autorité souveraine"²⁷ - Voilà la condition de Julien à son entrée chez les Rênal si ce nouveau maître a gain de cause sur toute la ligne.

Observons donc le petit paysan, devant la porte. C'est Mme de Rênal qui l'aperçoit. Elle avait craint pour ses enfants qu'elle adore un précepteur grossier et brutal et découvre un jeune homme qu'elle a la joie de parer bien vite de toutes les grâces. Quel charmant objet que ce Julien!

Mais voilà que M. de Rênal le prend en charge et bientôt Julien est tout de noir vêtu comme un vrai représentant du tiers aux Etats Généraux de 1789 ! La Révolution va-t-elle éclater à nouveau ? Regardons : "Enfin Julien parut. C'était un autre homme". Il dépasse même les

espérances de son employeur! "C'eût été mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d'un air qui étonna M. de Rênal lui-même" (P. 60). Julien, c'est "le triomphe" de son maître devant les autres philistins : M. Valenod, le propriétaire des beaux chevaux normands et M. Charcot de Maugiron, le sous-préfet.

De son côté, pendant que la vanité s'épanouit chez son mari, le coeur de Mme de Rênal s'ouvre délicatement à l'amour, Et l'objet de ces plaisirs? Il n'en a que faire; son esprit est ailleurs. C'est un jeune homme à la conscience remarquable, à l'âme généreuse. Il a repéré l'odieux Valenod "qui évidemment a doublé et triplé sa fortune, depuis qu'il administre le bien des pauvres!" (p. 62). Opprimé, malheureux, il pense pourtant 'à plus à plaindre que lui. Il ne cherche rien à tirer des autres mais bien plutôt à sympathiser avec d'autres victimes de la société.

Mais voilà que quelqu'un d'autre voudrait s'approprier Julien. Et ici c' est par le mariage : Elisa, la femme de chambre de Mme de Rênal, voudrait l'épouser. Elle parle de son projet de mariage à sa maîtresse qui, du coup, en fait une véritable maladie puis est prise d'une joie délirante en apprenant que Julien a refusé. Le refus, la résistance, sont en effet la marque de Julien : il rejette le monde tel qu'il est et qui cherche à l'absorber, à l'utiliser, à le modeler, à jouir de lui et de son talent mais qui n'accepterait jamais le meilleur de lui-même, c'est à dire sa façon de penser avec son coeur . Alors, il s' est renfermé, jaloux de son trésor intérieur. Il a eu en horreur le monde de son père, il méprise celui de M. de Rênal et encore plus celui des Valenod et autres bourgeois

hypocrites et sans coeur. Enfin, malgré son extraordinaire volonté qui lui dictera de s'intégrer au séminaire, il aura encore ce monde là en horreur. S'adapter c'est s'abaisser pour Julien, régresser, ne plus être lui-même mais devenir un autre de ces êtres veules et cruels qu'on appelle aussi des hommes parce qu'on ne juge que l'enveloppe charnelle. Non, Julien est tout de vie intérieure et n'a rien de commun avec la réalité et surtout celle des autres hommes :

La position morale où il avait été toute sa vie se renouvelait chez M. le maire de Verrières. Là comme à la scierie de son père, il méprisait profondément les gens avec qui il vivait, et il en était haï ... Une action lui semblait admirable, c'était celle-là précisément qui attirait le blâme des gens qui l'environnaient. Sa réplique intérieure était toujours: Quels monstres ou quels sots! (p. 70).

Au moins, s'il avait des richesses matérielles : par exemple quelque retraite, des moyens financiers qui lui épargneraient cette vie de nécessiteux qui le force à solliciter son pain et un toit pour quelque service dont la société a besoin mais dont il n'a que faire, comme scier des planches ou enseigner des rudiments de latin aux fils d'un hobereau. En effet, il n'a rien à lui de matériel. Même l'habit qu'il a sur le dos ne lui appartient pas vraiment : ce n'est qu'un des éléments du décor d'un autre, un trompe-l'oeil que M. de Rênal a déjà mis au compte des profits et des pertes au cas où le metteur en scène aurait à renvoyer l'acteur. "Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l'ai couvert" (p. 60).

Alors, toute sa richesse est spirituelle et ses actes tendent donc à la sauvegarder. Sans elle, il ne lui reste

plus rien. C'est pour cela qu'il refuse à tout prix d'être approprié par les autres car il y va de sa vie! Sa façon de se débarrasser d'Elisa, la femme de chambre de Mme de Rênal qui cherche à l'épouser, est certainement inélégante mais l'enjeu est si grand qu'on ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir des manières de gentilhomme!

Et puis, il se sent si "faible"; son enveloppe est si fragile! Par "faiblesse", se dit-il, il pourrait fort bien abandonner la partie, ouvrir les vannes et toute cette force s'écoulerait de lui. Non, il ne faut pas faillir; il faut renforcer cette écorce; ce fer est trop mou encore, il faut le tremper. D'où cette idée du devoir qui le hante... et c'est l'incident de la main touchée par hasard : "Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait" (p. 79). Il est peut-être serviteur des autres mais il veut être maître de lui-même. "Ses regards le lendemain, quand il revit Mme de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre" (P. 79). Voilà le Mémorial de Sainte Hélène qui prend vie : Julien stimulé par le mythe napoléonien va se lancer avec toute sa " furia francese" à la conquête de cette main, non pas comme s'il y allait de son honneur, mais parce qu'il y va de sa vie : "Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle"²⁸ (p. 80). En fait, Julien n'appliquerait à lui-même que ce que le code militaire prévoyait en cas de désertion devant l'ennemi : la mort!

Ainsi, le devoir est son bourreau et sa sensibilité naturelle la victime : la raison qui doit l'emporter sur le

coeur. Comme son héros, Napoléon, il livre bataille et triomphe mais au prix de quel sacrifice! "Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser" (p. 81). Mais Julien est condamné au combat. En voilà un autre qui se présente dès le lendemain. C'est M. de Rênal, passant par Vergy qui en est la raison cette fois-ci. Il est mécontent que Julien ne soit pas toujours à la tâche. Autre bataille, autre victoire. Le parallèle avec Napoléon continue mais pour Julien, c'est la montée au pouvoir sur lui-même qu'il entreprend. Il s'élève mais en même temps se comprime comme le ressort du chien d'un pistolet que l'on arme.

Pourtant, il y a des répit entre les batailles et le plaisir issu de la maîtrise de soi lui permet de se détendre aussi un peu comme à Vergy : "Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté" (p. 92). Hélas, le répit sera de courte durée. Le Mémorial de Sainte-Hélène le remet en campagne : "Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite. C'est là Napoléon tout pur" (p.. 92). Nouvel engagement,, nouveau succès : Julien obtient un congé de trois jours pour aller voir son ami Fouqué. Le voilà seul dans la petite grotte de montagne, sorte de retour symbolique dans le sein protecteur ou le retour de l'oisillon au nid. Alors, Julien s'exclame, "les yeux brillants de joie", "les hommes ne sauraient me faire du mal" (p. 97). Oui, comme il se le répète, il est libre. Quelle condition que de ne pouvoir être soi-même que seul, tout simplement parce que l'on veut rester soi mais qu'en société, les autres vous en empêchent. "La tête appuyée sur les deux mains, Julien resta plus heureux qu' il ne l'avait

été de la vie, agité par ses rêveries et par son bonheur de liberté" (p. 97).

Est-ce là le portrait d' un arriviste, d' un ambitieux? Répondons avec Léon Blum par un "non!" catégorique et reconnaissons que "l'ambitieux n'est pas l'homme qui désire, mais celui qu' aucune satisfaction ne contente, qui recule incessamment son objet, celui surtout que ne rebute aucun des moyens dont la possession de l'objet paraît dépendre".²⁹ En somme, le portrait d'un Valenod est le contraire de celui d'un Julien, celui-ci étant guidé par la forme la plus haute de jugement moral, ce que les psychologues appellent l'orientation du principe éthique,³⁰ C'est à dire que ses principes guident ses actions. Ce à quoi il attache de la valeur, ce sont la justice, la dignité et l'égalité. C'est pour cela qu'il donne tant d'importance à la liberté. Elle lui fait tant défaut, elle fait tant défaut au monde qu'il a sous les yeux, asservi et exploité par ces soi-disant notables! C'est pour cela aussi qu'il maintient ces principes parfois à son (faible) corps défendant : il veut, il doit éviter de se condamner lui-même, car de tous, c'est lui, comme nous nous en rendons compte, son plus impitoyable juge.

Il sait bien que pour sa situation matérielle, il pourrait faire une concession vénielle et s'associer avec Fouqué mais pourquoi ne pas devenir ce qu'il est capable d'être? En fait, ce calcul est faux : l'homme dans Le Rouge ne devenant que ce que la société accepte qu' il soit, et dans celle-ci et à son niveau, ce serait bien peu de choses. En théorie, Julien a pourtant raison, mais en pratique, il a tort et, après tout, ce fils de charpentier ne peut pas espérer la même chose qu'un fils de roi même si c'est le petit paysan qui a tout le mérite nécessaire.

Malheureusement, cette lutte continuelle avec lui-même l'empêche de comprendre Mme de Rênal. Lui, si perspicace, commet les deux fautes qu'une société hiérarchique et sexiste peut souffler à n'importe quel individu du sexe masculin. Ainsi, au lieu de la considérer telle qu'elle est, de "l'individualiser", il la "généralise" en l'englobant à l'intérieur de deux catégories aussi menteuses l'une que l'autre dans ce cas précis : l'une, celle des "riches", donc des "ennemis" tels qu'il les juge et les condamne et l'autre, celles des "femmes" telles que croit les connaître l'excellent mais répulsif Fouqué.³¹

Alors, sans s'en douter, Julien traite Mme de Rênal comme il a horreur d'être lui-même traité : en inférieure, en objet, il l'a déshumanisée comme le soldat s'y entraîne pour la conquête : le prochain devient "l'ennemi", un "sous-homme". un "fellouze", "a gook".³² Bien sûr, Julien ne va pas jusque là, tant s'en faut, mais il est clair qu'il est sur la mauvaise pente quand il déclare : "Belle occasion de lui rendre tous les mépris qu'elle a eus pour moi . Dieu sait combien elle a eu d'amants! elle ne se décide peut-être en ma faveur qu' à cause de la facilité des entrevues" (p. 104) . Il s' apprête . donc à profiter de Mme de Rênal et c'est bien l'aspect tout à fait antipathique du héros. Pourtant, il faut faire l'effort de se rappeler que ce Don Juan amateur n'est plus Julien. Madame de Rênal ne s'y trompe pas quand il lui donne un baiser à la dérobée : "Cette sottise lui rappela M. Valenod" (p. 106). Heureusement pour eux deux, Julien oubliera "ses vains projets" et reviendra "à son rôle naturel" (P. 110). Il abandonnera son masque de mâle pour redevenir homme et connaître l'amour.

Stendhal nous montre combien pourtant il est difficile de se débarrasser de ses préjugés. Julien, il est vrai, se laisse bien "apprivoiser" : "En peu de jours, Julien, rendu, à toute l'ardeur de son âge, fut éperdument amoureux" (p. 114), mais comme le dit si bien le renard de Saint-Exupéry dans Le Petit Prince, il faut être très patient pour créer des liens et le monde extérieur interrompt les amants.³³ Julien se remet donc en garde au moment où il allait confier à la première oreille compréhensive qui l'ait jamais écouté et ce faisant, peut-être réussir enfin l'union de sa raison et de son coeur et ainsi résoudre le dilemme de sa condition : 34

Il était sur le point d'avouer à Mme de Rênal l'ambition qui jusqu'alors avait été l'essence même de son existence. Il eût voulu pouvoir la consulter sur l'étrange tentation que lui donnait la proposition de Fouqué, mais un petit événement empêcha toute franchise (p. 115).

Lui, qui apprenait tout juste à bien voir avec son coeur est dérangé par ses yeux qui le trompent et lui rendent l'essentiel invisibles : "Julien n'osa plus rêver avec abandon" (p. 117). Il sera distrait par les manigances du pouvoir politique à Verrières et celles-ci ne pourront que renforcer ses préjugés de classe.

Malheureusement, comme le montre Stendhal ensuite, la sensibilité peut être pervertie, le coeur est capable de se tromper gravement si l'objet qui l'excite n'est qu'un leurre du pouvoir. Pour Julien, c'est un uniforme flambant neuf de garde d'honneur, un beau cheval normand, le bruit du canon, les cris de la foule 'à l'arrivée d'un roi à Verrières; et puis, c'est le jeu du jeune évêque devant son miroir, la politesse "exquise" de ce dernier, le décor

gothique de Bray-le-Haut,³⁶ sa chapelle dorée et vingt-quatre jeunes filles toutes jolies : "Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison. En cet instant il se fût battu pour l'inquisition, et de bonne foi". Oui, parce que l'homme est ici à nouveau un "mâle" et les mâles sont censés se battre (p. 130).

Julien continue donc à être manipulé par sa sensibilité et égaré par ses préjugés de mâle et de pauvre. Pourtant, comme un plongeur en eaux troubles, il crève parfois la surface et a des éclairs de clairvoyance. Ainsi, après avoir jugé Mme de Rênal d'une façon sexiste³⁷ alors que celle-ci les a sauvés du désastre que pouvait provoquer la lettre anonyme écrite par Valenod décrivant à M. de Rênal "dans le plus grand détail ce qui se passait chez lui" (p. 139), Julien sait se reprocher son injustice envers son amante :

Je l'aurais méprisée comme une femmelette, si, par faiblesse, elle avait manqué sa scène avec M. de Rênal! Elle s'en tire comme un diplomate, et je sympathise avec le vaincu qui est mon ennemi. Il y a dans mon fait petitesse bourgeoise; ma vanité est choquée, parce que M. de Rênal est un homme! illustre et vaste corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir; je ne suis qu'un sot (p. 156).

Pourtant, quand il quitte Mme de Rênal pour le séminaire de Besançon, il ne sait encore raisonner qu'avec ses yeux et méjuge son amante trop malheureuse car elle pense à leur séparation et est donc incapable de lui prouver son amour par des élans passionnés. Comme ils n'ont pas eu le temps de nouer tous les liens nécessaires qui les auraient rapprochés puis unis au même niveau, un fossé d'incompréhension les sépare toujours. Même ensemble, ils

n'arrivent pas à communier leurs sentiments. Il leur aurait fallu beaucoup plus de temps. Ils sont encore subjectivement inégaux et leur situation est encore très instable. Ainsi, Julien conserve encore ses tics de supériorité masculine et de méfiance de classe tandis que Mme de Rênal n' a pas encore appris à le considérer comme son semblable. Tantôt, elle l'aime d'un amour maternel à cause des questions naïves de Julien, tantôt elle lui attribue la place à laquelle l'intelligence de son amant semble le prédestiner à ses yeux de femme de 1830 . En effet, elle ne peut alors le concevoir sur la pyramide sociale de l'époque que bien au-dessus et bien loin d'elle:

Son génie allait jusqu'à l'effrayer; elle croyait apercevoir plus nettement chaque jour le grand homme futur dans ce jeune abbé. Elle le voyait pape, elle le voyait premier ministre comme Richelieu.

- Vivrai-je assez pour te voir dans ta gloire? disait-elle à Julien, la place est faite pour un grand homme; la monarchie, la religion en ont besoin (p. 120).

Eh bien, le futur pape de Mme de Rênal reçoit une rude réception de la part du directeur du séminaire de Besançon ! Au nom de l'impartialité, l'abbé Pirard a depuis au moins quinze ans refoulé sa propre sensibilité pourtant très vive derrière un masque impersonnel et sévère. Julien, d'autre part, qui s'est bercé d'illusions viriles "au récit circonstancié des opérations les plus douloureuses" du vieux chirurgien-major en se disant qu'il n'aurait pas sourcillé s'il y avait assisté (p. 70), se sent mal et s'écroule sous le regard de "l'homme noir" qui lui paraît "terrible". L'abbé Pirard pour qui cette expression si effrayante pour Julien est devenue apparemment un élément

de sa seconde nature ne se rend pas compte de l'effet qu'il a produit sur le jeune homme : "- Il tombe du haut mal apparemment, il ne manquait plus que ça" (p. 188).³⁸ A peine Julien se remet-il un peu que, malgré une affreuse envie de vomir, il se tance intérieurement : "Il faut avoir du courage ... et surtout cacher ce que je sens" (p. 188). Pourquoi? encore et toujours parce que ce n' est pas viril: un "mâle" ne doit pas manquer de courage physique ni de courage moral. Au lieu, l'un et l'autre, d'écouter ce que leur dit leur sensibilité, ils la refoulent comme un aspect honteux de leur personnalité car ils assimilent cette "propriété d'être informé des modifications du milieu (extérieur ou intérieur) et d'y réagir par des sensations" à de la faiblesse.³⁹ Il est vrai, dans le cas de l'abbé Pirard, que ce constant refoulement a dû émousser ou du moins endormir cette sensibilité que Julien d'ailleurs réveillera plus tard. Le mal qu'il se fait donc n'est plus bien grand tandis que celui qu'il inflige à Julien et ensuite celui que le jeune homme s'impose sont particulièrement violents et nettement contre nature. Ainsi, dans ce contact masculin et parce qu'il est masculin, le résultat est négatif : il y a appauvrissement affectif et même meurtrissure mentale. Julien et l'abbé Pirard ont pourtant les meilleurs intentions du monde, l'un et l'autre veulent bien faire : ils suivent ce que leur soi disant "devoir" leur dicte mais, en fait, c'est cet intellect le coupable. Sans s'en douter, ils se mutilent en tentant de s'affermir. Ils n'écotent l'un et l'autre qu'un conseiller alors que, normalement, ils devraient écouter les deux avant d'agir : leur intelligence et leur sensibilité.

Nous ne connaissons pas les antécédents de l'abbé Pirard, mais en ce qui concerne Julien, nous nous rendons compte qu' il est impossible de juger sévèrement son manque de sagesse . En effet , nous savons qu' il a eu une jeunesse anormale caractérisée par un isolement affectif apparemment complet : "Et moi aussi, je suis une sorte d'enfant trouvé, haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille" (P. 63), s'exclame-t-il alors qu'il s'apitoyait sur le sort des orphelins de Verrières. En fait, n'est-ce pas l'écho de la voix de Stendhal qui avoue dans son autobiographie : "mon grand malheur était de ne pouvoir jouer avec d'autres enfants".⁴¹ Bien entendu, les circonstances ne sont pas du tout semblables puisque le personnage de Julien et le jeune Henri Beyle sont de milieux très différents mais il est clair que leur affect a été en grande partie sevré parce qu'ils sont du sexe masculin. En effet, Stendhal a été "victime de l'éducation aristocratique et religieuse la plus suivie"⁴¹ parce que, n'ayant pas de frères, il était automatiquement l'héritier du nom. Il s'est d'ailleurs plaint que son père ne l'aimait pas "comme individu, mais comme fils devant continuer sa famille ,⁴² _ lui seul des trois enfants Beyle a dû être la victime de la "tyrannie Raillane" à cause de son sexe. Julien, de son côté, est né avec un physique délicat dans une famille où les garçons doivent être grands et forts à cause de la profession paternelle. S'il était fille, son physique n'aurait vraisemblablement pas été un handicap. Cela aurait même peut-être été un avantage dans une société qui valorise la grâce et la joliesse. En tant que garçon, il a été partiellement à charge de sa famille, ne pouvant pas manier la hache ou soulever les troncs comme ses frères.

En fait, on conçoit très bien que ceux-ci, "ouvriers grossiers", aient pris en haine ce cadet qui ne peut pas faire sa part d'effort et de ce fait, les oblige, eux, à travailler plus dur.⁴³

Pourtant Julien essaie de son mieux de s'adapter au séminaire. Ses efforts font même peine à voir car comme ils sont purement guidés par son intelligence, le malheureux garçon continue à se déchirer et les scènes seraient du plus haut comique s'il n'était pas aussi navrant d'être témoin d'une telle perte de temps et d'un tel gaspillage de talent comme dans la séquence suivante :

(Julien) avait travaillé huit jours à plaire à un élève qui vivait en odeur de sainteté. Il se promenait avec lui dans la cour, écoutant avec soumission des sottises à dormir debout. Tout à coup le temps tourna à l'orage, le tonnerre gronda, et le saint élève s'écria, le repoussant d'une façon grossière :

- Ecoutez; chacun pour soi dans ce monde, je ne veux pas être brûlé par le tonnerre : Dieu peut vous foudroyer comme un impie, comme un Voltaire. Les dents serrés de rage et les yeux ouverts vers le ciel sillonné par la foudre : je mériterais d'être submergé, si je m'endors pendant la tempête! s'écria Julien. Essayons la conquête de quelque autre cuistre (p. 203).

Néanmoins, il est possible qu'avec le temps, Julien arriverait à mater sa sensibilité et à l'assoupir, puis à monter dans la hiérarchie de l'Eglise avec quelque chance.⁴⁴ Il n'en sera rien car cette fois encore, le monde viendra le chercher pour l'attirer ailleurs : l'abbé Pirard, ayant refusé le poste de confiance que lui offrait le marquis de La Mole, recommandera son protégé pour cette place et le fera venir à Paris.

Pourtant, avant de s'y rendre, Julien voudra revoir Mme de Rênal mais aura la douleur de retrouver une femme recouverte par l'Eglise et sous l'empire de son "Dieu tout-puissant et terrible". Julien se sentira encore obligé de relever ce nouveau défi et dans cette lutte acharnée et symbolique entre le mythe d'un "dragon" et l'esprit d'un "preux chevalier" pour le coeur et le corps d'une "dame", c'est le mâle qui vaincra. Amère victoire hélas, car l'orgueil de Julien en sortira raffermi. Encore une fois, l'impression de la conquête aura masqué et vicié le sentiment de l'amour vrai dans l'esprit du jeune homme.

Arrivé à Paris, Julien va, à nouveau, devoir s'adapter à un nouveau milieu. Encore qu'il soit heureux d'être à Paris et dans une demeure si splendide à ses yeux, il reste toujours comme le lui jettera plus tard au visage Mathilde de La Mole, "un homme de rien" (p. 418).

Dans cette seconde expérience de l'amour, nous allons voir Julien continuer à jouer un rôle. Devant Mme de Rênal, il n'a pas réussi à abandonner complètement ce personnage artificiel qu'il a créé lui-même pour satisfaire aux exigences réelles ou imaginaires de la société. Avec Mathilde il continue à se cacher, à masquer ses sentiments vrais derrière les airs hautains, énergiques et indifférents de son fantoche. Julien reste l'homme marqué par son adolescence malheureuse et qui veut avant tout se protéger des autres et les soumettre.

Ici aussi, comme à Verrières, c'est la femme qui va être attirée par l'homme. La raison sera néanmoins toute autre pour Mathilde que pour Mme de Rênal : au lieu d'être séduite par la générosité, la noblesse d'âme et l'humanité de Julien comme l'avait été la châtelaine de Vergy, la belle aristocrate va être progressivement gagnée par les

traits mâles d'énergie et d'audace que Julien hypertrophie pour se garder de sa propre "faiblesse" et que Mathilde déplore de ne pas trouver chez les jeunes nobles de son entourage. Comme le prince Korasoff l'expliquera enfin à un Julien ayant perdu toute confiance en lui à cause des effroyables sautes d'humeur de Mathilde :

Mme de Dubois est profondément occupée d'elle-même, comme toutes les femmes qui ont reçu du ciel ou trop de noblesse ou trop d'argent. Elle se regarde au lieu de vous regarder, donc elle ne vous connaît pas. Pendant les deux ou trois accès qu'elle s'est donnés en votre faveur, à grand effort d'imagination, elle voyait en vous le héros qu' elle avait rêvé, et non pas ce que vous êtes réellement (p. 395).

Ne pouvant pas supporter l'idée d'être le jouet de cette jeune fille magnifique et hautaine dont il est d'ailleurs devenu fou et qui tantôt le méprise "parfaitement" (p. 356), tantôt se précipite dans ses bras en l'implorant de la punir de son "orgueil atroce" (p. 363), Julien va se remettre en campagne et grâce à la stratégie du prince russe qu' il considère d'ailleurs comme son unique moyen de salut⁴⁵ depuis la dernière humiliation que Mathilde lui a fait subir,⁴⁶ il la reconquerra : "La voilà donc, cette orgueilleuse, à mes pieds! se dit Julien" (p. 418).

En fait, Julien devient alors le malheureux esclave de sa propre volonté. Victime de l'amour-passion (comme l'appelle Stendhal dans son traité psychologique intitulé De l'Amour),⁴⁷ il s'est forcé, contre son coeur, à faire semblant de se détacher de Mathilde en faveur de la maréchale de Fervaques, dans l'espoir de faire renaître l'amour que la jeune fille lui avait déjà témoigné. Le

stratagème ayant réussi, il se trouve pris à son propre piège : il doit continuer à feindre le mâle supérieur pour ne pas perdre à nouveau Mathilde et s'interdit donc l'abandon "de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections".⁴⁸ Il s'interdit du moins partiellement ce que Stendhal appelle la "cristallisation" de l'amour, et ce faisant, ne s'aperçoit pas non plus clairement que l'amour de tête ("l'amour de vanité") de Mathilde se transforme en amour-passion⁴⁹ et qu'en conséquence il pourrait se laisser aller au bonheur partagé.⁵⁰

Cependant, Mathilde se trouve enceinte. Alors, les voilà tous les deux faisant face à l'avenir ensemble. La force de caractère qu'ils partagent mais qui les a fait tant souffrir dans le passé les aide à se soutenir l'un l'autre et à vaincre les tergiversations du marquis. Voici donc M. le Chevalier de La Vernaye, le plus brillant lieutenant du quinzième régiment de hussards à Strasbourg, songeant à son fils. Le rêve est devenu réalité. Et c'est la lettre de Mathilde le rappelant à Paris. Son père a reçu la soi-disant réponse de Mme de Rênal à sa demande de renseignements à propos de Julien. Ce dernier lit la lettre qui l'accuse d'être un séducteur et un escroc. Il semble impavide dans le malheur, mais sa raison est certainement ébranlée.⁵¹ Indubitablement, cette lettre est celle d'une possédée:⁵² "Ce que je dois à la cause sacrée de la religion et de la morale m'oblige une règle, qui ne peut faillir, m'ordonne..." (p. 446). Julien connaît son devoir, il sera l'exorciste. Comme Boniface de La Mole "qui mourut pour avoir voulu rendre la liberté à ses amis" (p. 311) , Julien va se sacrifier pour Mme de Rênal, cette morte vivante. Ici, ce sera une lutte à mort avec le monstre

surnommé Eglise. Mais, au moins, il lui enlèvera sa victime puisqu'il ne peut pas la délivrer. Ne nous y trompons pas : Julien en tirant deux coups de feu sur Mme de Rênal, à l'instant le plus sacré du service divin, ne commet pas consciemment un sacrilège. Ce n'est pas la demeure de Dieu qui est profanée ici : Julien, en transe, pénètre dans l'autel du monstre et abat son amie pour la sauver de cette union maudite.

Il blesse d'ailleurs la bête : symboliquement, la balle déviée par l'os de l'épaule frappe "un pilier gothique dont elle détach(e) un énorme éclat de pierre" (p. 449). En fait, c'est peut-être aussi une de ces colonnes qui avaient naguère suscité une haine mortelle entre le juge de paix et le vicaire Maslon et démontré ensuite à Julien le pouvoir occulte de l'Eglise. C'est à dire, l'incident même qui avait déclenché le propre "envoûtement" de Julien.⁵³

Ce maléfice avait été rendu possible et ensuite aggravé par son intellect forcené comme celui de Mme de Rênal l'avait été par sa "dévotion passionnée" (p. 64). Ainsi, les coups de pistolet tirés dans l'église ont détruit ces sortilèges qui les liaient, elle par la sensibilité à sa condition féminine et lui, par l'intellect, à sa condition masculine.

N'est-ce pas d'ailleurs parce qu'il a trop longtemps vécu dans un état second qu'il n'a jamais "connu l'art de jouir de la vie"? (P. 469).

"Quiconque a besoin d'un autre, est indigent et prend une position" déclare le philosophe dans Le Neveu de Rameau.⁵⁴ Si cela est vrai, Julien est riche. Riche de lui-même puisqu'il est revenu à lui (au sens propre comme au

sens figuré), et bientôt enrichi encore plus par la venue de Mme de Rênal.

Pourtant, le monde continue à venir à lui : déprimant comme l'abbé Chélan, sublime comme son ami Fouqué, importun comme Mathilde, énervant comme le juge, odieux comme le prêtre intrigant. Enfin, il est jugé par les hommes du pays légal. Alors, Julien se lève et leur dit tout ce qu'il a sur le coeur. Il agit enfin devant le monde comme il sent. Pour la première et la dernière fois.

Mais qu'importe; adieu l'hyprocrisie.⁵⁵ A l'heure même où il montait naguère chez Mathilde en se rappelant ironiquement le sort d'Abélard,⁵⁶ Julien, après avoir exprimé "la vérité, l'âpre vérité",⁵⁷ risque maintenant le sort de Danton. A deux heures et quart, il trouve la mort aux mains des bourgeois. C'était aussi l'heure où, à Vergy, il avait trouvé l'amour dans les bras de Mme de Rênal :

Amour en latin faict amor;

Or donc provient d'amour la mort,
Et, par avant, Soulcy qui mord,
Deuil, plours, pieges, forfaitz, remords.

BLASON D'AMOUR⁵⁸

Toutes les femmes pleurent : elles veulent que Julien vive mais elles n'ont aucun droit comme d'ailleurs quatre-vingt dix-neuf pour cent des hommes de l'époque. Seuls les hommes du pays légal jugent et condamnent l'homme dangereux du pays réel.⁵⁹ Celui-ci déclare : "Je me trouve justement condamné". Ce sont ses seules paroles (p. 478).

Est-ce alors une forme de suicide, puisqu'il aurait pu se sauver s'il l'avait voulu ? Apparemment non, puisque par trois fois, il repousse l'idée de se donner la mort. D'abord seul : "la vie m'est agréable; ce séjour est

tranquille..." (p. 454); ensuite avec Mathilde : "Elle lui proposa de se tuer avec lui" (p. 460); enfin, c'est Mme de Rênal qui demande :

-Si nous mourions tout de suite? lui dit-elle enfin.

- Qui sait ce que l'on trouve dans l'autre vie? répondit Julien; peut-être des tourments, peut-être rien du tout. Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière délicieuse? Deux mois, c'est bien des jours. Jamais je n'aurai été aussi heureux!

- Jamais tu n'auras été aussi heureux?

- Jamais, répéta Julien ravi, et je te parle comme je me parle à moi-même (p. 485).

Ainsi, il a soif de vivre, mais non de survivre. Aux yeux de la société, il va mourir d'une mort ignominieuse. Mme de Rênal , quant à elle, se sait "perdue d'honneur" (p. 485). Mais que leur importe? Dévoués l'un à l'autre, ils ne forment plus qu'une cellule d'amour dans cette prison. Ils ne sont chacun que la moitié d'un tout. C'est pour cela que Mme de Rênal sera incapable de survivre à Julien.

D'ailleurs, quel contraste saisissant entre l'union des amants et le gouffre moral entre le père et le fils! Durant la dernière visite du vieux charpentier, Julien se rend compte qu'il n'a jamais été aussi éloigné de celui qui personnifie l'égoïsme, la dureté, le calcul et la cupidité, véritable antithèse des sentiments que Julien partage avec sa maîtresse. "Voilà donc l'amour de père se répétait Julien l'âme navrée, lorsque enfin il fut seul", après s'être débarrassé du vieux Sorel en lui faisant miroiter son héritage (p. 490).

Survivre, ce serait se condamner à nouveau "aux sautes alternées de l'orgueil et de l'humiliation, aux retours triomphants ou désolés sur sa destinée."⁶⁰ Toute cette survie a été pour lui une contradiction entre être et paraître. Dédoublé, désincarné, il a été constamment l'homme et le miroir. L'un axé sur l'autre dans un acte de surveillance intellectuelle continue dont la dernière scène aura été jouée lors de la visite paternelle : "Julien était près du désespoir. Il ne savait comment renvoyer son père. Et feindre de manière à tromper ce vieillard si clairvoyant se trouvait en ce moment tout à fait au-dessus de ses forces" (p. 490).

Alors que la glace sans tain laisse découvrir à travers elle le monde, le miroir masque celui-ci et ne renvoie qu'une image extérieure tandis que l'intérieur des êtres et des choses reste caché.

Individu,⁶¹ Julien refusera la scission qui l'écartelait entre être et paraître. Il refusera de survivre. Mieux vaut la mort que ce constant supplice:

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les plus doux moments qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation (p. 498-9).

...sans aucune affectation.

Conclusion

Arrivés au terme de notre étude de la condition masculine dans Le Rouge et le Noir, nous comprenons combien l'assertion de Simone de Beauvoir selon laquelle "On ne naît pas mâle, on le devient" est en fait à la fois simple et complexe. Simple, parce qu'il est évident que l'homme est façonné, en vue de son intégration sociale par le milieu où le hasard l'a fait naître. Complexe car, dans une société aussi stratifiée que celle que nous venons d'étudier, on ne peut parler que de conditions masculines au pluriel, que de devenirs multiples.

D'une part, l'homme dans cette société qui se prétend organique est en fait coupé de la femme à cause de sa soi-disant supériorité car les individus des deux sexes réagissent différemment à cet état de faits. C'est la raison pour laquelle Mme Valenod, comme on l'a vu, s'accommode parfaitement de son état subalterne tandis que Louise de Rênal et Mathilde de La Mole, inadaptées aux besoins opposés, découvrent et cultivent chez Julien des traits antithétiques : l'humanité pour la châtelaine de Verger entourée de goujats et la tyrannie pour l'aristocrate parisienne frustrée par son cercle d'admirateurs raffinés. C'est aussi pourquoi, M. de Rênal est à la fois maître et pantin et Valenod, le prédateur triomphant.

D'autre part, du haut en bas de l'échelle sociale, l'homme est également asservi à son rôle. C'est bien ce que l'étude détaillée de la hiérarchie sociale nous a révélée. Nobles, membres du clergé ou roturiers, les hommes du Rouge et Noir sont avant tout des serviteurs et s'il est vrai, comme l'affirme de Maistre, que les rois "infortunés stylites ... sont condamnés par la Providence à passer leur vie sur le haut d'une colonne, sans pouvoir jamais en descendre", que doit-on dire alors de ceux qui sont sous

lui et en conséquence s'écrasent les uns les autres ?1 Victime de sa propre spécificité, l'homme (comme la femme) est donc obligé de se transformer ou, pour reprendre l'expression de Simone de Beauvoir, "devient". La hiérarchie crée et multiplie les devenirs.

Pourtant, quoique Stendhal rejette tout principe d'autorité arbitraire dans sa critique des mondes stratifiés de Verrières, de Besançon et de Paris, ce qui est au fond, comme Léon Blum le souligne, la base même du Beylisme, l'auteur ne propose pas non plus un nivellement par la base.² S'il attaque le fondement du pouvoir d'un M. de Rênal, d'un Valenod, d'un évêque d'Agde ou même d'un marquis de La Mole, c'est parce que cette puissance est extraite de l'impuissance relative ou totale d'autrui. Le pouvoir ne s'exerce pas dans le vide, souligne Stendhal mais aux dépens des autres. Il n'y a pas d'élites sans masses, pas de minorité organisée sans majorité désorganisée, pas d'opresseurs sans opprimés. Pour un M. de Rênal, il faut la petite ville de Verrières et pour un Valenod, beaucoup d'indigents et de prisonniers.

C'est pour cela que nous avons tenu à souligner le rôle que joue la violence à tous les niveaux et sous toutes ses formes dans Le Rouge et le Noir et que nous avons cru essentiel de la comprendre avant d'analyser la condition de tous les personnages masculins.

Ensuite, avec Julien Sorel, nous nous sommes rendus compte que, tout en repoussant la transmutation de l'être puisqu'elle est, en fait, le moyen de son exploitation, Stendhal propose au lecteur que l'homme s'élève, non pas au-dessus des autres mais au-dessus de lui-même. Alors que le mâle "devient", l'homme, lui, se réalise: il s'épanouit, il se grandit. La différence, il nous semble, est cruciale

à la compréhension de la condition masculine et c'est la raison pour laquelle, nous avons présenté en premier lieu le portrait de Valenod, celui de M. de Rênal ensuite et finalement, pour qu'il soit plus en relief, celui de Julien.

En effet, il fallait d'abord détruire le mythe de l'homme fort : démontrer, avec Valenod - l'archétype du mâle triomphant, que celui qui recherche le pouvoir sur les autres dans une société hiérarchisée est, en fait, celui qui se dénature le plus. En se transformant au lieu de se réaliser, le mâle abdique son humanité et adopte une suite de rôles selon les circonstances, la nécessité, le hasard, les choix offerts, ou selon son initiative individuelle. 3 Chaque acte vers le pouvoir de coercition que la société permet à ces hommes de main est, de la part de ces soi-disant maîtres, un geste de soumission aux règles du jeu social des gagnants et des perdants. Valenod est celui qui a, rappelons-le, l'échine la plus souple et c'est aussi le secret de son succès. C'est en abandonnant ses principes au lieu de s'y tenir - en devenant libéral "de la défection" - que M. de Rênal a recouvré une partie de son pouvoir politique.

Julien, comme on l'a vu, essaye bien de se transformer tout au début, avant même son entrée chez les de Rênal. D'où l'idée d'être prêtre malgré son quasi-agnosticisme. Exercice purement intellectuel contre lequel tout son être se révolte dès son entrée dans le monde des Valenod et des de Moirod. Malheureusement, sa volonté est trop forte et il est isolé derrière le masque qui le protège des atteintes du monde extérieur. Ses préjugés de pauvre et de phallocrate lui interdisent toute vraie communion. Tout ce qu'il sait, c'est que sa position morale est aux antipodes

de celle des hommes adaptés à la société hiérarchique. Pour lui, ce sont soit des monstres soit des sots.

Par étapes pourtant, avec l'abbé Chélan d'abord (le premier être qui l'ait jamais aimé), puis avec Louise de Rênal et, au séminaire, avec l'abbé Pirard, il sentira d'abord confusément mais, comme nous l'avons souligné, jamais tout à fait clairement jusqu'à sa condamnation à mort, qu'il faut choisir : soit se dénaturer, soit se réaliser.

Doutant de l'existence de Dieu, il ne pourra pas comme les deux prêtres qu'il respecte et qu'il aime trouver refuge dans l'amour humain, il lui faudra connaître Mme de Rênal puis Mathilde de La Mole et enfin le grand choc catalyseur de l'assassinat manqué suivi de la prison, pour qu'il s'épanouisse complètement.

Nous l'avons vu devoir changer d'apparence à chaque étape de sa carrière : marqué par ce qu'il portait et remarqué par la manière dont il se comportait. Non seulement, il fallait que le précepteur enfile l'habit noir⁴ mais que l'homme auquel on découvrait des idées passe d'abord l'habit bleu.⁵

En effet, l'être doit se conformer à son apparence ou on doit le recouvrir de nouveaux dehors qui, aux yeux de la société, s'harmonisent avec l'essence. Si différence n'engendre pas haine comme à Verrières ou au séminaire, elle suscite à tout le moins malaise à l'hôtel de La Mole. L'homme hiérarchique qui s'élève doit d'abord se plier. Comme on l'a remarqué, ce devoir est aisé ou odieux selon que l'on s'appelle Valenod ou Julien Sorel. La puissance, acquise à la suite de ce véritable pacte social, puisqu'elle est en fait fondée sur la faiblesse ou

l'impuissance d'autrui, est intrinséquement vile : le mâle est un lâche.

Par contre, pour qui veut se réaliser, la voie est toujours difficile. Pour être capable de grands effets, il faut de la force et de la fermeté dans l'action. Il est bien plus aisé de profiter des autres que de ne compter que sur soi. C'est pourquoi le héros stendhalien fait tant appel à l'énergie et à l'individualisme. La maîtrise de soi-même ne peut être qu'un combat. Avec Julien, Stendhal nous montre à la fois la direction à suivre et l'écueil sur lequel le protagoniste se brise. En somme, l'auteur sacrifie le fils du charpentier pour sauver les autres hommes. Prérrogative littéraire où le sang du personnage ne coule qu'en imagination.

Pourtant, la leçon n'en devrait pas être moins efficace. Comme nous l'avons vu plus tôt, en faisant le portrait de Julien Sorel, celui-ci, à Verger près de Mme de Rênal a failli atteindre au bonheur. Mais le temps manque aux amants pour se débarrasser de leurs préjugés sexistes :⁶ tandis qu'elle ne peut cesser de considérer Julien soit comme un enfant soit comme un maître, il continue à prendre sa propre sensibilité pour de la faiblesse au lieu de la laisser vibrer naturellement.⁷ La leçon de Stendhal est donc claire : il faut se changer avant que les épreuves ne se chargent de nous infliger une douloureuse leçon et, en ce qui concerne tout particulièrement l'homme, celui-ci doit, comme les exemples de Julien et de l'abbé Pirard l'ont, semble-t-il, amplement démontré, savoir écouter autant sa sensibilité et ses intuitions que son intellect. Après avoir révélé la première contradiction de la condition masculine selon laquelle l'homme qui s'élève dans la société hiérarchique s'abaisse humainement parlant,

Stendhal nous dévoile donc la seconde inconséquence qui réside dans le fait que plus l'homme cherche à se durcir le coeur, plus il s'affaiblit.

Ultime ironie de l'auteur, c'est la prison qui libère Julien et Mme de Rênal. C'est l'obscurité d'un cachot de condamné à mort qui leur révèle l'amour authentique qui ne peut exister que dans l'égalité absolue. En effet, leur exemple à Verrières, à Vergy et à Besançon nous rappelle qu'il est impossible d'établir un rapport de confiance mutuelle et encore moins de se donner réciproquement corps et âme, quand on considère l'autre comme supérieur ou inférieur à soi-même.

Stendhal, d'ailleurs, en sacrifiant Julien Sorel et Louise de Rênal répète la mise en accusation de la société tortionnaire de Tristan et Iseult, d'Héloïse et Abélard et de Roméo et Juliette. En fait, lui qui doute tant de la réalité d'une autre vie ne suggère-t-il pas ici au lecteur que la mort n'est même plus le lieu privilégié de l'union des êtres et qu'un tel sacrifice est donc monstrueux et entièrement inacceptable ? Cette fin si noire n'est-elle pas en somme un défi lancé aux hommes de bonne volonté de libérer la condition masculine asservie et malheureuse sous son masque supérieur et par là même de contribuer à la libération humaine, c'est à dire au bonheur ?

Notes

Introduction

1. Simone de Beauvoir, Le Deuxième sexe, p. 13.
2. Simone de Beauvoir, Tout compte fait, p. 614.
3. Rita L. Atkinson, Richard C. Atkinson, and Ernest R. Hilgard, Introduction to Psychology, p. 322.
4. Pierre-Georges Castex, "Le Rouge et le Noir" de Stendhal, pp. 27-115.
5. Geneviève Idt, Roger Laufer, Francis Montcoffe, Littérature et Langages, Tome 3, p. 167.

Chapitre I

1. Stendhal, Le Rouge et le Noir (pp. 40-41; 45-49; 62-63; 63; 75; 80-81; 130-1; 146-8; 183-4; 187-9 et 277-8; 296-302; 351-2; 378-92; 415-31; 432-6).
2. Julien constate un peu plus loin, comme pour avertir le lecteur qui ne l'aurait pas remarqué que Jenrel rime avec Sorel (en fait, Louis Jenrel est l'anagramme de Julien Sorel).
3. Gita May, Stendhal and the Age of Napoleon, p. 209.
4. Le Rouge et le Noir, pp. 45-49.
5. C'est à peu près le raisonnement qu'il tiendra d'ailleurs un peu plus tard quand il s'exclamera : "Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n'en ira que mieux" (p. 48)
6. Ces quatre réactions typiques ont été conçues à partir des scénarios qu'offre Albert Bandurae Aggression: A social learning analysis, présentés par Atkinson, p. 324. (Voir aussi A. Bandura, Social Learning Theory, pp. 57-94).

7. "Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah de l'Egypte", (p. 45).
8. Voir les méthodes d'analyse proposées par Max Weber et Vilfredo Pareto cité dans Mark N. Hagopian, Regimes, Movements and Ideologies, pp. 4-21; 44-54; 223-48 et 350-60.
9. "J'abhorre la canaille (pour avoir des communications avec), en même temps que sous le nom de peuple, je désire passionnément son bonheur" (Stendhal, Vie de Henry Brulard, Tome I, p. 223).
10. Jean de La Fontaine, "Le loup et l'agneau", 1, 19.
11. "Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils" (p. 54).
12. Voir par exemple pp. 44, 144-155 et 164.
13. Molière, Le Tartuffe, acte III, scène V et acte IV, scène III et VIII.
14. Louis-Ferdinand Céline, Voyage au bout de la nuit, P. 88.
15. Ibid., p. 89.
16. L'aîné a onze ans (cf. p. 57).
17. Selon le Code, le père exerçait l'autorité parentale. Le statut de la mère équivalant à celui d'une mineure (cf. Jean Tulard, Les révolutions, p. 214).
- 18, 19 & 20. Voir à ce propos Thomas L. Good, Jere E. Brophy, Educational Psychology, pp. 32-33; 93-95 et 499-500.
21. Ibid, pp. 157-8.
22. Charles Barthélémyt L'Esprit du comte Joseph de Maistre, p. 249.
23. Ibid, p. 260.
24. Ibid, p. 249.

25. Le III^e Reich I - Voix et chants de la révolution allemande, Paris : Productions S.U.R.P., 1970 ~ première face, quatrième passage.

26. Le philosophe Pangloss dans Candide de Voltaire répète continuellement cette phrase (ou une variante) bien que les événements lui prouvent toujours le contraire.

Chapitre II

1. Louis Bergeron, France under Napoleon, pp. 172-184.

2. Article premier de la Charte constitutionnelle reproduite p. 357 (André-Jean Tudesq, Histoire de la France, ed. Georges Duby).

3. "Le signe même du pouvoir politico-administratif est tout noble sous la Restauration. Cela explique la ruée sur les titres nobiliaires de famille et de la bourgeoisie vers la particule" (Philippe Sussel, La France de la bourgeoisie 1815-1850, p. 99).

4. Bien qu'il ait été plus aisé pour un noble de faire une carrière militaire, la loi Gouvion Saint-Cyr (se conformant à la Charte) ouvrait le corps des officiers à tous les Français (Pour de plus amples renseignements, voir Tulard, p. 300).

5. Voir p. 319 à propos de l'Algérie et p. 440 à propos de l'Espagne.

6. Stendhal, Lucien Leuwen, pp. 21-22.

7. Le comte Pierre Bruno Daru était un parent de Stendhal et c'est grâce à lui que Beyle dû sa carrière dans l'administration napoléonienne. Antoine Marie Chamans Lavalette, directeur général des Postes de 1802 à 1814 et pendant les Cent Jours (ce qui lui valut sa condamnation à mort) fait un peu penser à Julien Sorel. Il était fils de facteur et d'une femme de chambre chez un certain M. Chamans ou Chamant (sans doute son vrai père) qui lui donna une instruction très supérieure à son rang. A l'annonce de sa condamnation à mort, il se serait tourné vers son avocat et lui aurait dit : "-Que voulez-vous, mon ami, c'est un coup de canon". Il publia ses Mémoires et Souvenirs en 1822. Il mourut le 15 février 1830 et, à ses obsèques, le

19 février, il y avait, parait-il, une assistance considérable (pour plus de détails, voir Duc de Castries, La Terreur blanche. L'épuration de 1815, pp. 121-49).

8. Le duc de Richelieu, Premier ministre de 1815 à 1818 et de 1820 à 21; le duc Decazes, président du Conseil en 1819, il démissionna à la suite de l'assassinat du duc de Berry; le comte de Villèle, président du Conseil de 1822 à 1828; le comte de Martignac, Premier ministre de janvier 1828 à août 1829; le prince de Polignac (M. de Nerval dans Le Rouge), membre des "Chevaliers de la foi". Président du Conseil, il signa les ordonnances, véritable coup d'état ultra, qui déclencha la révolution de juillet.

9. Voir p. 269.

10. Louis XVIII et Charles X créèrent au total : dix-sept ducs, quatre-vingts marquis, quatre-vingts trois comtes,, soixante-deux vicomtes et deux-cent quinze barons (voir Tulard, p. 354).

11. Loi promulguée en 1825 accordant aux nobles une indemnisation pour la perte de leurs biens pendant la Révolution (Voir Sussel, p. 18).

12. Selon le comte Joseph de Maistre, dans Du Pape, "le régime de l'Eglise est monarchique, mais suffisamment tempéré d'aristocratie, pour qu'il soit le meilleur et le plus parfait des gouvernements" (Cité par Barthélémy, p. 168).

13. "Le matin il avait déjà refusé la visite de ce prêtre, mais cet homme s'était mis en tête de confesser Julien et de se faire un nom parmi les jeunes femmes de Besançon, par toutes les confidences qu'il prétendrait en avoir reçues" (p. 486).

14. Voir pp. 195 et 200 à 202.

15. Voir Vidalenc, La Restauration 1814-1830, p. 24.

16. Claude Roy, Stendhal par lui-même, p. 27.

17. Voici la "publicité" que leur faisait le comte Joseph de Maistre:

Cette secte la plus dangereuse que le diable ait tissée, est encore la plus vile à cause du caractère de fausseté

qui la distingue. Les autres sectaires sont aux mains des ennemis avancés qui attaquent ouvertement une ville que nous défendons. Ceux-ci, au contraire, sont une portion de la garnison, mais portion révoltée et traîtresse, qui sous les livrées même du souverain, et tout en célébrant son nom, nous poignarde par derrière, pendant que nous faisons notre devoir sur la brèche.

(Cité par Barthélémy, p. 173).

18.. Selon les chiffres, ce serait alors la bonne stratégie pour un redressement quantitatif (sinon qualitatif) des effectifs : le clergé comptait environ 60 000 séculiers en 1789 et était tombé à 36 000 en 1815. Les chiffres pour les ordinations sont les suivants pendant la Restauration : 715 en 1814, 1400 en 1821 et 2350 en 1829 (Sussel, p. 125 et Tulard, p. 356).

19. L'abbé Chélan peut compter sur 800 francs (on dit "livres" quand on parle de rente : cf. p. 40). Il perd donc au moins un tiers de son revenu annuel de 1 200 francs, ce qui était, parait-il, "le traitement d'un curé sous la Restauration" (Sussel, p. 125).

20. En fait, on a découvert plus tard que l'organisation secrète qui était prise pour la Congrégation était en réalité séparée d'elle et s'appelait "les chevaliers de la foi" dont l'organisation avait été copiée sur celle de la franc-maçonnerie (Tulard, p. 297).

21. "M. de Frilair n'était point un Valenod. Il refusa (l'argent) et chercha même à faire entendre au bon paysan (Fouqué) qu'il ferait mieux de donner... cette somme en aumônes pour les pauvres prisonniers qui, dans le fait, manquaient de tout" (p. 457).

22. René Rémond, La droite en France de la première Restauration à la V.2 République I 1815-1940, p. 41.

23. Notons toutefois que dès 1820 puis, de plus en plus, avec les années, La Mennais se démarqua complètement de cette doctrine : "De sa publication en 1826, De la religion, considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil, il ressort très nettement que même si La Mennais voulait la séparation de l'Eglise et de l'Etat, il craignait avant tout la souveraineté de l'Etat (Ruth L. White, "L'Avenir" de La Mennais, Paris : Editions Klincksieck, p. 19).

24. Bergeron (1972), p. 223 et Rémond, p. 41.

25. "Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris" (p. 52).

26. "Le 'rouge' doit être dissimulé en 'noir' si l'on veut survivre dans une époque 'noire'" (Jan O. Fischer, "La vision en couleurs des contradictions de l'époque chez Stendhal", , p. 62).

27. Tulard, p. 47.

28. "L'admission des femmes à l'égalité parfaite serait la marque la plus sûre de la civilisation, elle doublerait les forces intellectuelles du genre humain et ses probabilités de bonheur" (Stendhal, Rome, Naples et Florence, 19 juin 1817, Naples. Cité par Roy, p* 106).

29. "La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion! est aussi bête dans les petites villes de France qu'aux Etats-Unis d'Amérique" (p. 36).

30. La France a subi une très grave crise économique de 1826 à 1828. (Voir Sussel, p. 79).

31. "On ne chante plus cette vilaine chanson. - Parbleu! je le crois bien, répondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence aux gueux" (p. 159).

32. "J'ai vu à Mulhouse, à Dornach et dans des maisons voisines, de ces misérables logements, où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur de la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches. Des lambeaux de couverture et souvent une espèce de matelas d'une saleté repoussante, voilà ce qui recouvrait cette paille" (Dr. L.L. Villermé, extrait de Tableau de l'état physique et moral des ouvriers Cité dans Jacques Abadie, et al., Histoire Géographie 4e, Paris; Bordas, 1983, p. 133).

33. Selon les calculs du Dr. Villermé (voir note ci-dessus), la somme nécessaire à la nourriture pour un homme s'élevait à environ un franc.

34. Ici, Stendhal a créé des personnages particulièrement malchanceux puisque le nombre total de conscrits tirés au sort pour toute la France ne s'élevait qu'à 40 000 par an - de très loin inférieur aux chiffres des conscriptions

massives de l'époque napoléonienne. (Chiffre cité de Sussel, p. 96).

35. Vidalenc, p. 24.

36. L'université est sous la coupe de l'évêque Frayssinous (comte DE), grand maître de 1822 à 1824 puis ministre de l'Instruction publique et des cultes jusqu'en 1828.

37. "M. Valenod regarda un de ses gens en grande livrée, qui disparut, et bientôt on n'entendit plus chanter" (p. 159).

38. Tudesq, p. 315.

39. Voir note 20, ce chapitre.

40. D'après la hiérarchie des besoins de Maslow citée par Atkinson, p. 318.

41. D'après les articles 58 et 61 de la Charte, les juges étaient inamovibles excepté les juges de paix qui, eux, pouvaient être destitués (Voir Tulard, p. 357).

42. Un autre maître des postes à quelques lieues en-deçà de Verdun (à Varennes-en-Argonne) fut responsable de l'arrestation de Louis XVI. Ici Stendhal laisse passer Julien Sorel. Coïncidence sans signification ou symbolisme voulu?

43. Pour être électeur, il fallait prouver qu'on payait 300 francs d'impôts directs et pour être éligible, 1 000 francs.

44. "Les déclarations de Julien n'abrégèrent nullement les interrogatoires" (p. 457).

45. "(Julien) fut très content des gendarmes, ses compagnons de voyage" (p. 453).

46. C'est bien à quoi son nom fait penser : vale = vaut et nod ≈ nada = rien.

47. Voir par exemple le raisonnement de M. de Rênal à propos de Julien et du vieux chirurgien-major (p. 42), ou le vide qui se fait autour de Julien dès que sa mauvaise réputation est établie au séminaire ou encore la réaction de prudence de Mme de Rênal demandant à Julien de rentrer

pour le soustraire à la vue et au jugement de témoins éventuels (p. 56).

48. A cette époque, les journaux sont avant tout des journaux d'opinion. Ultras, gouvernementaux ou libéraux, ils sont parfois terriblement virulents et diffamatoires. Le gouvernement oscille entre une politique restrictive ou tolérante; pourtant à sa décharge, il faut rappeler que la Restauration a connu "une liberté de pensée et d'expression telle qu'on n'en avait pas connu depuis le grand dégel de 1789" (Bertier, p. 458). Voir aussi : C. Ledré. La presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848.

49. "Entre la liberté de la presse et notre existence comme gentilshommes, il y a guerre à mort" (p. 384).

Chapitre III

1. Voir, entre autres, Castex, pp. 18-22.

2. René Andrieu, Stendhal ou le bal masqué, p. 63.

3. Voir le portrait moral de Valenod, p. 165.

4. Voir note 21, chapitre II.

5. "Son procédé de ce matin est noble, pensa le marquis, et moi je l'anoblis" (p. 286).

6. Voir le portrait physique de Valenod, p. 43.

7. En effet, celui-ci s'intéresse plus au pouvoir de l'Eglise qu'au sort des malheureux. Ainsi, lors de l'affaire de l'adjudication du bail à M. de Saint-Giraud, l'abbé Maslon joue un rôle crucial en s'assurant que M. de Rênal cède la maison pour un prix dérisoire tandis que Valenod qui appuie le congréganiste a le beau rôle : "M. Maslon lui a promis qu'il l'aura pour trois-cent francs; et comme le maire regimbait, il a été mandé à l'évêché, par M. le grand vicaire de Frilair" (P. 169)- "C'est trop fort. C'est au Valenod qu'il en aura l'obligation, et c'est moi qui suis compromis" (p. 170).

8. Voir Castex, p. 19 à propos de l'analogie entre les couleurs des jeux du hasard - rouge et noir - comme la roulette et le titre du roman de Stendhal.
9. Andrieu, p. 201.
10. Aragon, La lumière de Stendhal (Paris : Editions Denoël, 1954).
11. "(E)lites tend to 'decay' and nonelites tend to produce potentially elite elements. History is thus a 'graveyard of aristocracies'. The principle of 'circulation of the elite' operates to prevent the old elite from destroying the whole society with its decline." Théorie de Vilfredo Pareto évoquée dans Hagopian, p. 225.
12. "Sa famille, dit-on, est espagnole, antique et à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV" (p. 34-5). On note aussi que le roi de*** couche chez lui (p. 145), et il est dit que M. et Mme de Rênal remettent des lettres de recommandation au signor Geronimo dont celui-ci a besoin à la cour de France (P. 173).
13. Vie de Henry Brulard, p. 104.
14. En fait, comme l'indique le narrateur, ce n'est qu'une apparence. Mais, après tout, cela n'a aucune importance puisque ce sont justement les apparences qui comptent le plus pour M. de Rênal (cf. p. 64).
15. "Croyez-vous que je sois un maître de maison aveugle et qui ignore ce qui se passe chez lui?" (p. 152).
16. Cité dans Roy, p. 156.
17. Stendhal doit penser à l'Isère comme l'indique cette citation de la Vie de Henry Brulard : "Un bourgeois à Grenoble n'est considéré qu'autant qu'il a un domaine" (P. 133).
18. Le maire étant, à cette époque, nommé par le pouvoir exécutif, pouvait être destitué par celui-ci.
19. En parlant des ultras, on a souvent répété qu'ils n'avaient rien oublié ni rien appris. Rênal, avec cette idée de "retenir" suggérée dans le nom convient bien à cet

homme qui essaie à tout prix de retenir son pouvoir, ses privilèges.

20. Sauf à Vergy où les grands noyers coûtent selon M. de Rênal "la récolte d'un demi-arpent, le blé ne peut venir sous leur ombre" (p. 76)!

21. Roy, p. 27.

22. p. 44, M. de Rênal se dit à lui-même, en se rappelant la conversation qu'il vient d'avoir avec sa femme :
"...pour conserver la supériorité qui m'appartient..."

23. Voir André Lagarde et Laurent Michard, XVIII siècle, pp. 190, p. 198-9.

24. Comparer Le Tartuffe, acte II, scène III (scène entre Dorine et Mariane et plus particulièrement les vers 585 à 618), et d'autre part les conseils de l'abbé Chélan à Mme de Rênal, p. 233.

25. Il est intéressant de rapprocher ce que dit Mariane "Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire, Que je n'ai jamais eu la force de rien dire" et ce que dit le narrateur à propos de Mme de Rênal "Heureusement elle rencontra dans sa mémoire un précepte donné jadis par sa tante, la veille de son mariage. Il s'agissait du danger des confidences faites à un mari, qui après tout est un maître" (p. 93).

26. A la page 52, il est dit que Julien "abhorrait sa patrie" - La patrie ne veut bien entendu pas dire la France ici mais "patria", c'est à dire "le pays du père". Julien n'en connaît pas d'autre.

27. Définitions du mot sujet, dans Le petit Robert 1 de 1982, p. 1884.

28. Voir à ce propos May, pp. 209-21.

29. Léon Blum, Stendhal et le Beylisme, pp. 103-4.

30. Voir "Stages of Moral Reasoning" dans Atkinson (d'après Kohlberg, 1969), p. 82.

31. "C'était un jeune homme de haute taille, assez mal fait, avec de grands traits durs, un nez infini, et

beaucoup de bonhomie cachée sous cet aspect repoussant" (p. 98).

32. "fellouze", de fellag(h)a : Appellation à connotation péjorative pour nommer un partisan algérien soulevé contre l'autorité française, de 1954 à 1962. "Gook" : Terme d'argot américain pendant la guerre du Viêt-Nam pour nommer les partisans viet-cong.

33. Voir Antoine de Saint-Exupérye Le Petit Prince, pp. 80-4.

34. "Qu'ai-je donc été? Je ne le saurais. A quel ami quelque éclairé qu'il soit, puis-je le demander" (Vie de Henry Brulard, p. 5).

35. "Adieu, dit le renard. Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible aux yeux" (Le Petit Prince, p. 87).

36. L'ironie de Stendhal paraît transparente ici, l'esprit associant Bray à "brait" ... et qui brait? - Les ânes, et ici très haut!

37. "Quel plaisir, quel instinct les portent à nous tromper" (p. 155).

38. Le nom pour l'épilepsie était autrefois "le haut mal" et on différençait entre "grand mal" (pour une attaque majeure d'épilepsie, caractérisée par des convulsions), et "petit mal", la forme d'épilepsie de courte durée sans perte de connaissance. C'est donc au petit mai que l'abbé Pirard pense (voir Robert).

39. Robert, p. 1798.

40. Vie de Henry Brulard, p. 124.

41. Ibid, p. 136.

42. Ibid, p. 105.

43. "(Le père Sorel) ne vit que ses aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie" (p. 45), tandis que Julien avait surtout un travail de surveillance (qu'il ne faisait même pas d'ailleurs) à la machine.

44. Du moins, c'est l'avis de l'abbé Pirard (voir, p. 227).

45. "Je suis fou, je me noie, je dois suivre les conseils d'un ami et ne pas m'en croire moi-même" (p. 397).
46. Voir Chapitre XX, livre second. - Julien finit ici par se mépriser lui-même après que Mathilde l'a torturé de ses dédains. Malgré cela, il l'aime de plus en plus (p. 372).
47. De l'Amour, pp. 27-31.
48. Ibid, p. 33.
49. "Quand la douceur de Mathilde, qu'il observait avec étonnement, et l'excès de son dévouement étaient sur le point de lui ôter tout empire sur lui-même, il avait le courage de la quitter brusquement" (p. 427).
50. "Pour la première fois Mathilde aima" (p. 427).
51. "Perhaps the basic explanation is a simple one: the constant tension and self-control that regulated his every word and action was bound to snap" (May, p. 218).
52. Julien ne se rend pas compte que la lettre "écrite à M. de La Mole avait été faite par le jeune prêtre qui dirigeait la conscience de Mme de Rênal, et ensuite copiée par elle". Et Mme de Rênal de s'exclamer plus tard : "Quelle horreur m'a fait commettre la religion!" (P. 484).
53. "La construction de l'église et les sentences du juge de paix l'éclairèrent tout à coup; une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec la toute-puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée" (p. 53).
54. Denis Diderot, Le Neveu de Rameau, p. 180.
55. "L'hypocrisie (de Julien est) la discordance entre la manière d'agir et la manière de sentir" (Blum, p. 100).
56. "Gare le sort d'Abailard, M. le secrétaire!" (p. 340).
57. Epigraphe du livre premier, attribué à Danton.
58. Epigraphe du Chapitre XV, livre premier "Le chant du coq".

59. Ce qu'on entend par "pays légal", ce sont les quelques cent-mille hommes qui, sous la Restauration, avaient des droits politiques. Le "pays réel", ce sont les autres environ trente millions d'habitants!

60. Blum, p. 92.

61. Au sens étymologique, individu veut dire "corps indivisible".

Conclusion

1. Du Pape, cité par Barthélémy, p. 236.

2. "Le rejet du principe d'autorité est la base fondamentale du Beylisme" (Léon Blum, cité par Fernand Rude dans Stendhalet la pensée socialiste de son temps, p. 11).

3. "Comment se fait une vie? Quelle est la part des circonstances, de la nécessité, du hasard, des choix et des initiatives du sujet?" (Beauvoir, Tout compte fait, p. 12-13).

4. "(Mme de Rênal) ne pouvait en croire ses yeux, il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir" (p. 57).

5. "M. de La Mole, réduit à Julien, fut étonné de lui trouver des idées... Un jour le marquis dit avec ce ton de politesse excessive qui souvent impatientait Julien : - Permettez, mon cher Sorel, que je vous fasse cadeau d'un habit bleu" (pp. 283-4).

6. Le Petit Robert 1982 définit "sexisme" comme "une attitude de discrimination à l'égard du sexe féminin" (p. 1809). Ici, le mot doit s'entendre comme "une attitude de discrimination à l'égard d'un au des deux sexes".

7. "Can your learned head take leaven from the wisdom of your heart?" (Lao-Tzu, cit. in Nichols, Men's liberation. A new definition of masculinity, p. 42).

8. "Ah! s'il (Dieu) existait ... Hélas! je tomberais à ses pieds" (p. 494).

Bibliographie

1. Oeuvres de Stendhal

De l'amour. Tome I. Ed. Henri Martineau. Paris : Le Divan, 1927.

Le Rouge et le Noir. Paris : Garnier-Flammarion, 1964.

Lucien Leuwen. Tome I. Ed. Henri Martineau. Paris Le Divan, 1927.

Vie de Henry Brulard. Tome I. Genève : Cercle du Bibliophile, 1968.

II. Ouvrages et articles se rapportant à Stendhal

Andrieu, René. Stendhal ou le bal masqué. Paris : éditions J.C. Lattès, 1983.

Blum, Léon. Stendhal et le Beylisme. Paris : Editions Albin Michel, 1947.

Castex, Pierre-Georges. "Le Rouge et le Noir" de Stendhal. Paris : Société d'édition d'enseignement supérieur, 1970.

Dumolard, Henry. Autour de Stendhal. Grenoble : B. Arthaud, 1932.

Dutourd, Jean. L'âme sensible. Paris : Gallimard, 1959.

Fischer, Jan. O. "La vision en couleurs des contradictions de l'époque de Stendhal". Stendhal : l'écrivain, société et le pouvoir. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1984.

Jones, Graham. "Le Moi qui se regarde : les problèmes de l'autobiographie dans le roman stendhalien". Stendhal et les problèmes de l'autobiographie. Ed. Victor del Litto. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, 1976.

Marill Albérès, Francine. Le Naturel chez Stendhal. Paris
Librairie Nizet, 1956.

Marsan, Jules. Stendhal. Paris : Editions des cahiers
libres, 1931.

Martineau, Henri. Le coeur de Stendhal. Tome II. Paris
Editions Albin Michel, 1953.

May, Gita. Stendhal and the Age of Napoleon. New York
Columbia University Press, 1977.

Mouillaud Fraisse, Geneviève. "La 'société' d'Henri Beyle
sous la Restauration (1822-1830)". ' Stendhal
l'écrivain, la société et le pouvoir. Grenoble :
Presses universitaires de Grenoble, 1984.

----- "Le Rouge et le Noir de
Stendhal, le roman possible. Paris : Larousse, 1973.

Prévost, Jean. La création chez Stendhal. Paris
Gallimard, 1951.

Rodes, Jean. Bréviaire Stendhalien. 2e éd. Paris Editions
du Siècle, 1926.

Roy, Claude. Stendhal par lui-même. Paris : éditions du
Seuil, 1951.

Rude, Fernand. Stendhal et la pensée sociale de son temps.
Paris : Librairie Plon, 1967.

III. Etudes générales

Atkinson, Rita L.; Atkinson, Richard C.; Hilgard, Ernest R.
Introduction to Psychology. Eighth Edition. New York
Harcourt Brace Jonavich, Publishers, 1983.

Bandura, Albert. Social Learning Theory. Englewood Cliffs,
N.J. : Prentice-Hall, 1977.

Barthélemy, Charles. ' L'Esprit du comte Joseph de Maistre.
Paris : Gaume Frères et J. Duprey, éditeurs, 1859.

Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe. Volume II. Paris
Gallimard, 1949.

----- - Tout compte fait. Paris : Gallimard,
1972.

Bergeron, Louis. France under Napoleon. trans. R.R. Palmer.
Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1981.

-----L'Episode napoléonien : Aspects
intérieurs 1799-1815. Paris: Editions du Seuil,
1972.

Bury, J.P.T. ' France 1814-1940. Fifth Edition. London
Methuen, 1985.

Castries, duc de. La Terreur blanche - L'épuration de 1815.
Paris : Librairie Académique Perrin, 1981.

Céline, Louis-Ferdinand. Voyage au bout de la nuit. Paris
Gallimard, 1952.

Diderot, Denis. Le Neveu de Rameau. Paris Garnier-
Flammarion, 1981.

Good, Thomas L. and Brophy Jere E. Educational Psychology.
Second Edition. New York : Holt, Rinehart and Winston,
1980.

Hagopian, Mark N.. Regimes, Movements, and Ideologies. New
York : Longman, 1978.

Idt, Geneviève; Laufer, Rager; Montcoffe, Francis.
Littérature et langages. Volume 3. Paris : Fernand
Nathan éditeur, 1975.

Kennedy, Emmett. Destutt de Tracy and the origins of
Ideology. Philadelphia : The American Philosophical
Society 1978.

Lagarde, André et Michard, Laurent. XVIIe siècle. Paris:
Bordas, 1958.

Ledré, Charles. La Presse à l'assaut de la monarchie 1815-
1848. Paris : Armand Colin, 1960.

Mettra, Claude. La France des Bourbons. Tome II. Bruxelles
Editions complexe, 1981.

- Molière. Oeuvres complètes. Tome I et II. Ed. Robert Jouanny. Paris : Editions Garnier Frères, 1962.
- Nichols, Jack. Men's Liberation. A new definition of masculinity. Markham : Penguin Books, 1975.
- Rémond, René. La droite en France de la première Restauration à la Ve République. Tome I. Paris Editions Montaigne, 1968.
- Robert, Paul. Le Petit Robert 1 Dictionnaire. Rédaction A. Rey et J.,. Rey-Debove. Paris-: Le Robert, 1982.
- Saint-Exupéry, Antoine de. Le Petit Prince. New York Harbrace Paperbound Library, 1943.
- Sussel, Philippe. La France de la bourgeoisie 1815-1850. Paris : Culture, Art, Loisirs, 1970.
- Tudesq, André-Jean. Histoire de la France. Ed. Georges Duby. Tome II. Paris : Librairie Larousse, 1971.
- Tulard, Jean. Les révolutions. Histoire de France. Tome 4. Paris : Fayard, 1985.
- Voltaire. Candide. Ed. O.R. Taylor. Oxford : Basil Blackwell, 1966.
- Vidalenc, Jean. La Restauration 1814-1830. Paris : Presses Universitaires de France, 1966.
- .